

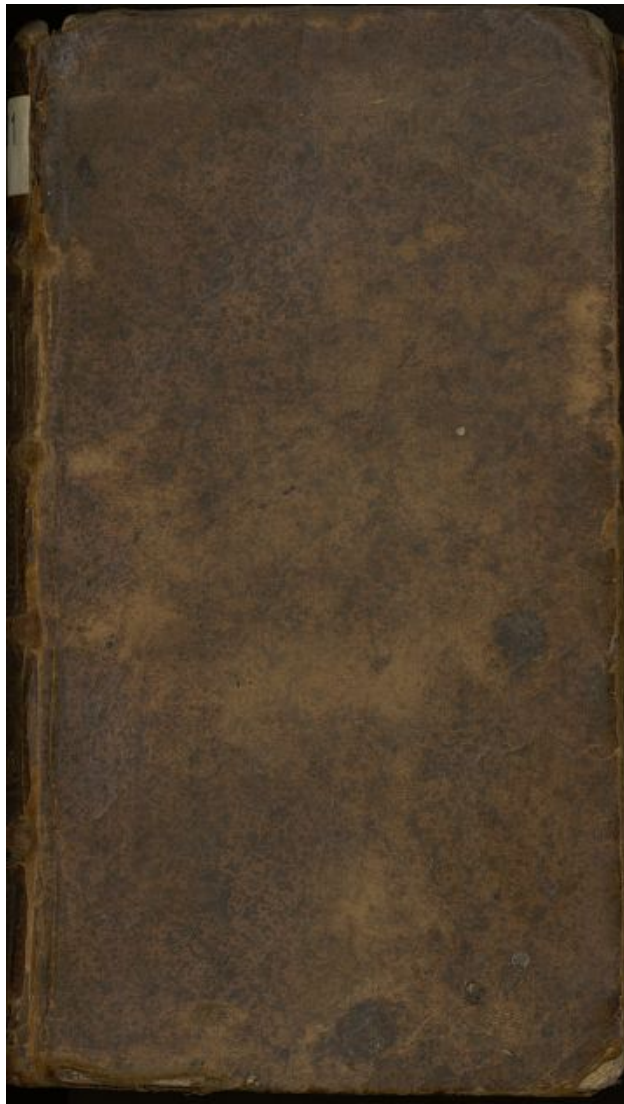
Bibliothèque numérique

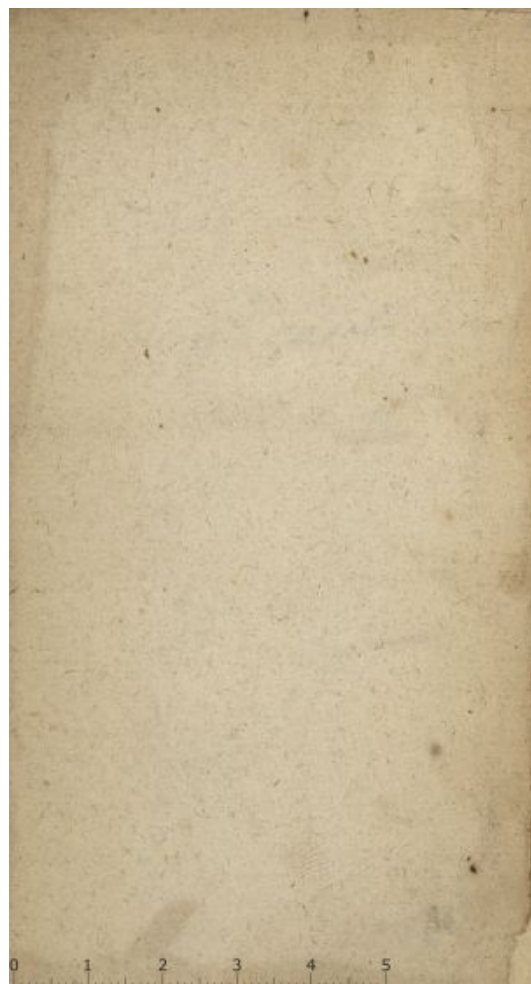
medic@

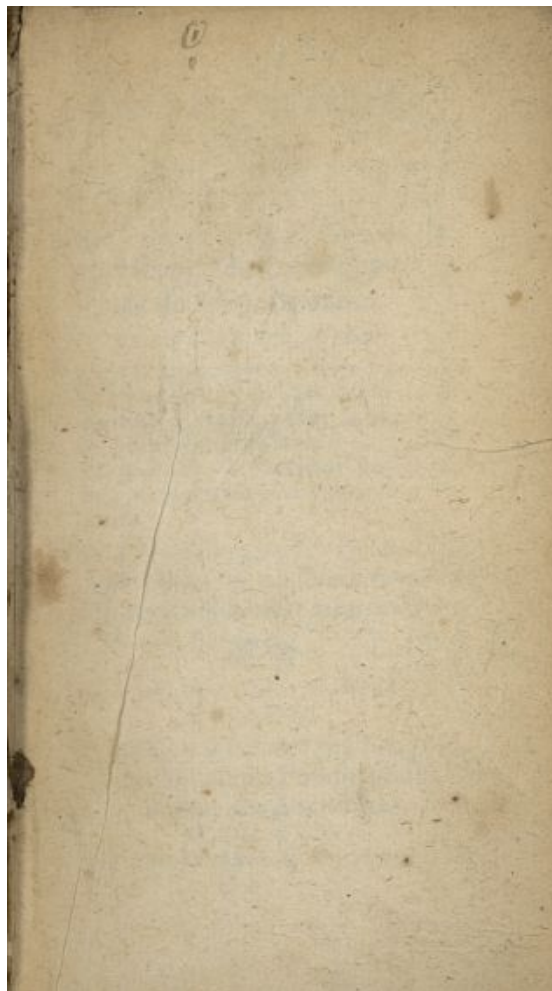
**Charpentier, J.. L'Estat present de la
chirurgie où il est parlé de la
préseance du chirurgien et de
l'apothicaire...**

A Paris, chez Jean d'Houry, 1675.

Cote : 71731









L'ESTAT PRESENT
DE LA
CHIRURGIE,
Où il est parlé en suite de la
préséance du Chirurgien
& de l'Apothicaire.

SECONDE EDITION.

Reveuë & augmentée d'un Corollaire, où
sont marquez divers abus qui se com-
mettent aujourd'huy dans la Medeci-
ne, au préjudice de la vie & de la santé
des hommes, ce que chacun doit estre
curieux de sçavoir pour s'en donner de
garde.

Par J. CHARPENTIER, Docteur en
Medecine, & versé aux grandes
& extraordinaires operations.



Imprimé à Sedan, & se vend
A PARIS,

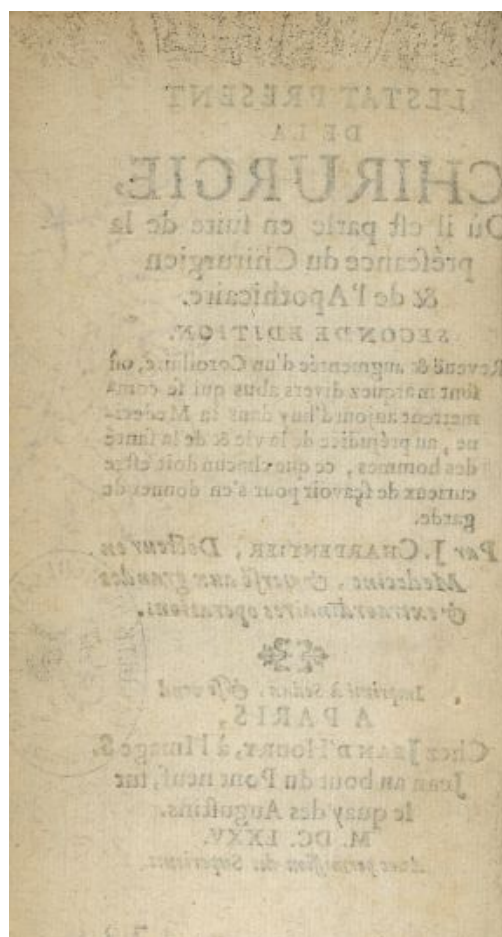
Chez JEAN D'HOURY, à l'Image
Jean au bout du Pont neuf, sur
le quay des Augustins.

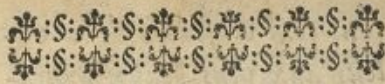
M. DC. LXXV.

Avec permission des Superieurs.



71731





A MONSIEVR
MONSIEVR CHARLES
FRANCOIS FELIX,
Maistre Chirurgien juré
à Paris, Preuost de S.
Cosme, & receu en sur-
viuance de la charge
de Monsieur son pere,
Conseiller & premier
Chirurgien du Roy.

MONSIEVR,

*Quoy que l'éclat du nom
que vous portez soit capable*
✱

tout seul d'ajouter de la va-
leur aux plus beaux ouura-
ges du siecle qui le porteroient
sur le front, j'ay mieux aimé
neantmoins vous considerer,
par ce que le Ciel a versé de
merite sur vostre personne,
& que vous avez cultivé
avec tant de soin & de suc-
cez, que par les rayons dont
vostre famille se trouue enui-
ronnée. Toute la France vous
regarde avec admiration, &
toute la Chirurgie vous con-
sidere comme son second Chef.
L'honneur que Monsieur vô-
tre pere s'est acquis en deuenant
le premier homme de son siecle

dans sa profession, sembloit
vous offrir un repos si doux à
l'ombre de sa gloire, qu'il faut
bien que vous en soyez extré-
mement auide pour en faire
encor par vos travaux de nou-
velles provisions. Mille autres
se feroient estimez heureux de
jouir paisiblement du lustre que
leurs Ancestres leur auroient
acquis, mais quoy que Mon-
sieur vostre pere ait fait un
prodigieux amas de reputa-
tion, vous trauallez comme
si vous déuiez tout seul faire
toute celle de vostre famille.
Il me semble voir quelqu'un
de ces genereux Aiglons qui

* ii

employe ses pennes & ses prunelles pour approcher du soleil, & en soutenir l'éclat aussi bien que son pere.

C'est avec ces belles & loüables dispositions que vous avez emporté dans les formes, des dégrez que les autres auroient obtenu par faueur, & que le College de S. Cosme, dont Phœbus luy-même tien droit à gloire d'être le protecteur, vous a veu parler & travailler en Maistre, dans un age où les autres ont à peine entreprendre des coups d'essay.

C'est ce qui a porté ce même

College à vous choisir pour
l'un de ses Preuosts jurez,
sçachant bien que celuy qui
s'estoit acquis ses degrez par
sa seule suffisance, ne souffri-
roit pas que d'autres y mon-
tassent sans capacité.

Monsieur vostre pere a
desia réuëstu sa charge d'une
gloire, qu'il y a trois cens ans
qui en estoit separée ; De l'air
dõt vous marchez apres luy,
la Chirurgie doit aussi atten-
dre de vos soins, non seule-
ment le remede à ses maux,
mais aussi la conseruatiõ, pour
ne pas dire l'augmentation de
ses droits & de ses priuileges,

† iii

Et des siècles se passeront,
sans qu'on ignore à qui elle
sera redevable de sa police &
de sa fermeté. C'est le souhait
& la prédiction de celui qui
est avec ardeur & avec sin-
cerité,

MONSIEUR,

Vostre très-humble & très-
obéissant serviteur

J. CHARPENTIER.



PREFACE.

JE ne sçay pas bien si ce liure
tombera en d'autres mains
que celles des personnes
dont i'examine les droits & les
pretentions , mais si d'autres
que les interessez prennent la
peine de le lire , ie suis obligé
de les aduertir qu'il est redeua-
ble de sa naissance à la solli-
citation de quelques Chirur-
giens de mes amis, & que com-
me ie ne trauallois que pour
les satisfaire , ie ne luy ay pas
donné toutes les beautez &
tous les ornemens dont cette
matiere seroit capable : la cha-
leur de mon imagination met
assez facilement sur le papier

PREFACE.

les choses que j'ay meditées,
& pourveu qu'il n'y paroisse
point d'irregularité trop gros-
siere, cela me suffit; en ce que
je fais ie ne m'informe pas tou-
siours si tout y est obserué dans
la derniere exactitude. Il est
vray que dans vn ouurage on
ne peut iamais écrire avec
trop de soin, & en cela ie con-
damne moy-même ma negli-
gence, mais l'impatience de
mon Genie ne scauroit souf-
frir toutes les gehennes qu'il
faut se donner pour en venir à
bout; & par ce que Callot n'a
pas laissé d'auoir de la reputa-
tion, quoy qu'il ait negligé
toute la delicateffe de la ha-
chure, & se soit contenté de la
force de la posture & de la ju-

P R E F A C E.

steffle du dessein, j'ay crû qu'on pouuoit n'estre pas defagreable, quoy qu'on n'eust pas tous les agrémens de l'eloquence. Je souhaite seulement qu'on soit persuadé, & c'est la grace que ie demande, que j'ay pris plus de soin de mes pensées que de mon langage, & que j'ay assez de respect pour ceux qui me feront l'honneur de lire mon liure, pour ne leur pas presenter des sentimens qui ne me parussent pas raisonnables.

Pour les Chirurgiens, de qui ie sôûtiens les interets, ie ne leur demande pour reconnaissance de ma peine, que de se rendre dignes de la gloire que ie leur accorde. Il semble

PREFACE.

à plusieurs d'entr'eux que c'est assez d'estre receus Maistres, & d'en auoir obtenu le caractere, mais le mal le plus dangereux n'est pas celuy qui precede la reception, c'est celuy qui la suit, la pluspart de ceux qui ont receu cet honneur, s'abandonnent apres à la nonchalance, & s'ils ont estudié avec quelque attachement pour y paruenir, ils se relâchent dans vn si beau dessein des qu'ils y sont paruenus.

L'Orateur de l'ancienne Rome disoit ordinairement *Honos alit artes*, c'est à dire, comme tout le monde le sçait, que l'honneur est l'aliment des beaux Arts, & qu'ils luy sont redevables non seulement de

PREFACE.

leur naissance mais aussi de leur conseruation , & comme nous voyons que les corps sont faits & s'entretiennent d'une même matiere , de même devons nous entretenir les choses que nous sçauons par les mêmes moyens que nous les auons appris , il faut même plus de nourriture pour entretenir des enfans à mesure qu'ils croissent, que pour leur donner la force de venir au monde.

Mais combien cette nonchalance est elle blâmable , & combien indigne du deuoir & de la generosité d'un honeste homme , l'aage qui a de coutume d'accroistre la science aux autres la dérobe à ces pa-

PREFACE.

resseux , & leur procedure me fait souuenir de celle de Neron , qui fut la honte de son siecle & l'horreur des suiuaus, deuant que d'estre monté sur le thrône où il aspiroit, & d'où il deuoit donner des Arrests pour la vie ou pour la mort, de tant de milliers d'hommes, il faisoit paroistre vn amour extraordinaire pour la clemence & pour la douceur, mais il ne fut pas plustost parvenu à cette gloire, qu'il abandonna lâchement toutes les vertus dont il auoit auparavant fait parade , & ne fut plus que le meurtrier & l'assassin de ceux de qui on auoit esperé qu'il seroit la defence & le protecteur. N'est-ce pas là l'ima-

PREFACE.

l'image de ceux dont ie blâme la conduite, tant qu'ils aspirent à la gloire d'auoir en leur disposition la vie & la santé des hommes, il est vray qu'ils font quelques loüables efforts, & peut-estre ont ils de bons desseins, mais des qu'ils ont acquis cet honneur pour lequel ils auoient vne si ardente passion, alors vne certaine mollesse criminelle les domine, & laissent éteindre en eux le feu qui les auoit premierement échauffez, c'est à quoy pourtant ils doivent prendre garde, car s'il arriuoit, comme il pourroit bien estre, que Monsieur Felix, à raison de son grand age & de sa santé infirme,

✱✱

PREFACE.

remist des à present entre les
mains de Monsieur son fils
les refines de sa charge, dont
desia il est receu en suruiuan-
ce, & que ce ieune Alcide
d'abord, porté d'une genereu-
se passion de remedier aux
abus, obtint seulement de
Sa Maiesté de pouuoir faire
assigner les contreuenans aux
Statuts, par deuant les Iuges
Royaux des Prouinces en pre-
miere instance, pour, en cas
que ces Juges ne suiussent
ce qui est porté par lesdits
Statuts, estre leurs Iugemens
reformez par Nosseigneurs du
grand Conseil. Iuges par
attribution & Conseruateurs
des Priuileges de la Chirur-
gie, ces contreuenans n'au-

PREFACE.

roient-ils pas sujet de craindre ou des abolitions ou des restrictions honteuses pour eux & prejudiciables à leur réputation? que si cela se faisoit, on verroit sans doute les Chirurgiens se rendre plus studieux, ce qui tourneroit certainement à l'honneur de la profession & au soulagement des peuples, qui en seroient mieux servis.

Pour les Apothicaires, quoy que ie n'égale pas leur gloire à celle des autres, ie luy laisse pourtant toute son étendue, & ie serois bien marry de leur en dérober le moindre rayon, les Commissaires de l'Artillerie ne laissent pas d'avoir leur part à la Victoire

** ii

P R E F A C E.

quoy qu'elle ne soit pas aussi grande que celle des Generaux, leur fidelité & leur exactitude dans le choix & la preparation des remedes que l'on ordonne, meritent des loüanges, & ne sont pas des moindres moyens dont la Providence Diuine se serue pour la guerison des maladies, & ceux qui distinguent les étoiles de la seconde grandeur de celles de la premiere ne sont pas pourtant iniurieux à ces Astres, & ne les détachent pas pour cela du firmament. Je les honore parfaitement, & j'auoüe que la Pharmacie est vne occupation aussi vtile & aussi satisfaisante qu'il y en ait dans le monde.

PREFACE.

Que si quelqu'un veut dire que les Pharmaciens ne considerent les choses que des yeux du corps, & que la connoissance entiere & naturelle d'icelles appartient aux Medecins & aux Chirurgiens, il est vray, mais si ceux-cy sont plus sçauans en l'histoire naturelle des medicamens en general, les Pharmaciens sont plus asseurez & plus certains en la connoissance particuliere & sensible d'iceux. Et quoy que M. du Renou ne vueille pas souffrir qu'ils passent tant soit peu les bornes de leur profession, neantmoins comme il n'y a point de regle si generale qui n'ait quelque exception, ie n'

** iii

P R E F A C E.

voudrois pas tenir rigueur à
ceux d'entr'eux qui ont du
sçavoir & de l'experience;
N'en déplaist à M. du Re-
nou, j'aimerois mieux me ser-
vir d'un grand Apothicaire
que d'un petit Medecin. A-
dieu, c'est assez demeurer au
vestibule , prenez s'il vous
plait la peine d'entrer dedans
& de voir si les choses vous
y plaisent.



CLARISSIMO DOMINO
D. CAROLO FRANCISCO
FELIX.
Chirurgo Regis ordinario, & qui
sit Primarius designato.

TE probat Hippocrates, natusq;
Coronide nymphâ
Te probat, & Phœbus Castali-
desq; probant,
Pergratus sanis Vates, Podalyrius
agris,
Inualidisq; faues, praualesq;
foves,
Sic verbis doctis, herbisq; salubri-
bus, ecce
Parcarum sistis lina breuesque
colos,
Si Felix potuit qui rerum noscere
causas,
Quam felix Felix omnia qui
didicit!

J. RONDELLUS.

Ad Dominum J. CHARPENTIER,
Medicinæ Doctorem nec non
sublimioris Chirurgiæ
peritissimum.

Conjicimus facile his scriptis
ex ungue leonem,
De factis, nota sunt illa superq;
satis,
Sic scriptis factisq; nitens, tua du-
plice lauro
Tempora cinguntur, dupliciter
celebris,
Qui morbi obstabunt cum sis ad
utrumq; paratus,
Omnis homo es, si quidem scisq;
facisq; simul,
Tam firmo nexu est sociata Theoria
Praxi,
Ut sine conjugio decidat alter-
utra,
Per varios usus artem experientia
fecit,
Imperfecta tamen si sine judi-
cio est,

*Ambobus standum pedibus, cui de-
ficit alter
Non recte incedit, sicut ille Hip-
pocrates.*

P. DE LAMBERMONT,
Chirurgus senior
Sedanensis.



Ad Dominum J. CHARPENTIER,
Medico-Chirurgum.

Consiliis dextrâq; potens, scis
demere morbos,
Et calamo & ferro, porrigis
auxilium,
Interna externis sic consentire vi-
dentur,
Ut Medicas artes distrahere
hæd liceat.

*Quomodo praescribat Medicus
quod nesciat ipse,
Nec Chirurgus iners strenuus
esse potest,
Quapropter longe est aliis praestan-
tior ille
Machina cui duplex & manus
& ratio est,
Praesidium hinc atque hinc oriuntur
quod terreat hostes
Fortior est miles qui cataphra-
tus eat.
Arte & Marte igitur morbos de-
pellere perge,
Ut sis reuera filius Hippocra-
tis.*

A. BAUDA, Chir.
Reg.

A Monsieur CHARPENTIER,
Docteur en Medecine &
Mc. Chirurgien.

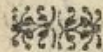
L'Astre des Medecins Hippo-
crate a fait voir,
Par quantité d'effets & des illustres
marques,
Qu'il employoit ses mains ainsi que
son sçavoir,
Pour affronter la mort & desarmer
les parques.
Poursuis donc, bel esprit, pour
braver le trespas,
Pratique genereux ta façon coltru-
miere,
Tu ne sçauois errer, puis que tu
suis les pas
De celuy qu'on peut dire un Ange
de lumiere.

T. D. H.



AUTHORIS EPIGRAMMA.

Hippocrates quondam morbos
curare solebat
Ingenio atq; manu, nos & idem
volumus,
Diuinumq; senem hunc sequimur,
non passibus aqvis,
In magnis rebus, sed voluisse
sat est.



L'ETAT



L'ÉTAT PRESENT

DE LA

CHIRURGIE,

Où il est parlé en suite de la
préséance du Chirurgien
& del'Apothicaire.

Q V E ce temps
estoit heureux !
lors qu'un sçauât
Medecin, quoy
que de noble & illustre
famille, ne faisoit aucune
difficulté, & ne prenoit
pas à honte de faire la

A

Chirurgie, que Medecin
& Chirurgien n'estoit
qu'une même chose, &
que la même personne
qui prenoit le soin de la
guerison des maladies in-
ternes, le prenoit aussi des
externes. Mais ô temps
malheureux ! auquel les
Medecins s'estans relas-
chez, ont laissé là le plus
beau de leur heritage, &
abandonné la plus an-
cienne, la plus necessaire,
& la plus certaine partie
de la Medecine, voire la
partie qui donne credit à

toutes les autres, & sans laquelle le Medecin auroit peine de conseruer sa reputation enuers le peuple, pource qu'il n'y a que la Chirurgie qui fait que le monde se fie à la Medecine; on attribuë plustost la guerison des maladies internes à la nature ou à la fortune qu'au benefice de l'art, mais on confesse ingenuement qu'un grand abicez, vne playe notable, vn vlcere malin, vne jambe rompuë, vne épau-le demise, que tout cela

4 *L'estat present*
ne se peut reſtablir que
par la main & par l'art du
Chirurgien. S'il ſe com-
met quelque erreur en la
cure d'une maladie inter-
ne, comme hélas ! il ne
s'en commet que trop, &
on ne le doit pas trouver
eſtrange, puisſque les ſen-
timens des Medecins ſur
vne meſme choſe ſont ſi
diuers, & leurs idées ſi dif-
ferentes, que l'on a raiſon
de croire avec Hippocra-
te, Galien, Celſe & plu-
ſieurs autres, que la Me-
decine eſt vne ſcience in-

ii A

de la Chirurgie. s
certaine & conjecturelle;
s'il se fait donc quelque
pas de clerc en vne mala-
die interne, on peut le
dissimuler, & rejeter l'er-
reur sur la grandeur de
la maladie, si le malade
vient à mourir, on accuse
la violence du mal & on
excuse l'imperitie du Me-
decin, mais en matiere de
maladie externe, il n'y a
point de femmelette qui
ne découure la faute du
Chirurgien, pour ce que
l'action & le progrez des
remedes sont des choses

A iii

6 *L'estat present*
qui se connoissent par les
sens.

O temps heureux encor
vn coup! que Medecin &
Chirurgien n'estoit qu'une
mesme chose, que ce-
luy qui prenoit le soin de
la curation des maladies
internes, le prenoit aussi
des externes. Mais ô
temps malheureux, que
d'un Medecin plus par-
fait il s'en est fait deux
imparfaits. O temps mal-
heureux, auquel on a esta-
bly deux sortes de Mede-
cins, les vns pour les ma-

ladies internes, les autres pour les externes, comme si les parties externes n'avoient aucune communion avec les internes, n'est-ce pas ignorer l'économie du corps de fonds en comble, *Conspiratio una, confluxus unus consentientia omnia*, c'est ainsi qu'Hipp. décrit la société des parties au livre de l'aliment. Toutes les parties du corps sympathisent tellement ensemble, que les vnes participent tousiours à l'incom-

modité des autres, le dedans se décharge sur le dehors, le dehors qui souffre fait aussi souffrir le dedans, il n'y a point de tumeurs chaudes des parties externes qui ne soient causées ou accompagnées de chaleur d'entrailles ou de plénitude, il n'y en a point de froides sans cacochymie, comment donc est-il possible de separer des choses si nécessairement conjointes?

Cependant, quand i'ay voulu parler autre-fois

de cet injurieux divorce,
mon discours de la réunion
de la Medecine & de la
Chirurgie, ne fut pas plû-
tost imprimé, qu'aussi-
tost les furies, les demons,
les airs, les éclairs, les
tonnerres, tout se mit en
campagne, & si ce n'eust
esté vne certaine Proui-
dence qui me mit à l'abry
de mes propres lauriers,
leur foudre en vn mo-
ment m'auroit écrasé &
mis en poussiere; mais
cette tempeste ne fut que
comme vne gresle qui

10 *L'estat present*
tombe sur les toicts, la-
quelle fit plus de bruit
que de mal.

Après tout, qu'y auoit
il de plus beau que de re-
mettre la Medecine sur
son ancien pied, & dans
cette illustre splendeur
qui a fait eriger des autels
aux premiers Fondateurs
de cette science ? qu'y
auoit il de plus vtil, que
d'abreger les contesta-
tions dangereuses & les
préjuges injurieux de
deux personnes interes-
sées, à sçauoir du Mede-

cin & du Chirurgien, en
reünissant en vne même
personne deux charges
separées qui sont si inti-
mes & qui font partie l'v-
ne de l'autre ? n'estoit-ce
pas entrer dans les volon-
tez de Dieu, & dans les
regles de la nature, que
de ne point separer ce qui
est conjoint par des prin-
cipes essentiels ? n'est-ce
pas reconnoistre la supe-
riorité de la raison, & se
rendre à la premiere &
originelle justice que de
se soumettre aux ordres

12 *L'estat present*
de la sainte & venerable
antiquité ?

Quelques beaux &
grands esprits que nous
puissions estre, quelques
élevées & hardies con-
ceptions que nous puis-
sions avoir, c'est aux An-
ciens à qui nous en auons
la seule & l'entiere obli-
gation, c'est pour parler
avec Ciceron de leurs ex-
periences que nous auons
formé nostre sçavoir,
c'est de leur feu que nous
auons allumé nos flam-
beaux, c'est de leurs fon-
taines

taines que nous arroufons
nos jardins, fans eux auffi
bien que le fleuve or-
gueilleux de la Fable, qui
vouloit fe reuolter vn
jour contre les propres
sources, nous ferions
bien-toft à fec.

De fait, n'est-ce pas à
Hippocrate à qui nous
auons l'obligation de
prononcer des progno-
stics, & de decider sur le
sort des maladies ? n'est-
ce pas sur ses diuines ex-
periences que sont fon-
dez la verité & le resultat

B

de nos consultations &
de nos jugemens ? à qui
d'ordinaire rendons nous
graces de nos bons succès
& de nos recompenses
qu'aux doctes ouurages
de ce grand homme ? du-
quel Macrobe dit, qu'il
est seul entre les hommes
qui n'a pû tromper n'y
estre trompé. Dans son
liure *De officin. Medi.* que
traitte-il d'autres choses
que des fractures, que des
articles, & des playes de
reste ? ce Medecin n'est-
il pas Chirurgien en cette

rencontre ? ne fait-il pas des operations manuelles ? n'est-il pas occupé apres des bandages & des emplastres ?

Et certes quand je songe à la certitude & à l'évidence de la Chirurgie, je ne m'estonne pas qu'un homme comme Hippocrate, qui vouloit estre asseuré de toutes les routes des maladies & de tous les destours de la nature, air voulu soy-même pratiquer & croire sur la deposition de ses mains &

B ii

de ses remedes , ce qu'il
n'eut pû sçauoir que sur
le rapport d'un valet de
boutique, qui eut peut-
estre pris plaisir d'en im-
poser à la science d'un
tel homme, ou qui l'eut
trompé en bonne con-
science, c'est pourquoy il
dit en son premier Apho-
risme, *Nec solum seipsum*
præstare oportet, où remar-
quez qu'il ne dit pas sim-
plement *nec solum se præ-*
stare oportet, mais *seipsum*,
pour signifier qu'il faut
travailler soy-même, &

de la Chirurgie. 17
ne s'en rapporter qu'à
soy-même.

Pour réussir dans un
art, mais un art comme la
Medecine, il ne faut pas
seulement de la Theorie,
il y faut aussi joindre la
pratique, quiconques ne
lira que Leon ou Vegece,
sans se mesler luy-même
des fonctions de la mili-
ce, ne sçaura jamais em-
porter la moindre bico-
que, ne sçaura mesme se
defendre dans la plus pe-
tite rencontre.

Mille preuues éclatan-

B iii

res qui ont paru cette
Campagne, ne permet-
tent pas qu'on doute de
cette verité, la valeur de
Sa Maiefté, ny celles de
Monseigneur le Prince,
de Monseigneur de Tu-
rennes, & de tant de Bra-
ves, ne s'en font pas rap-
portées aux experiences
des autres, ces grands Ge-
nies ne se font pas con-
tentez de raisonner de
loin sur les euenemens, le
Rhin les a veus, le Rhin
les a sentis, & ces prodiges
qu'on y a veu paroistre au

de la Chirurgie. 19
passage de Tolhus, nous
apprenent assez que pour
faire des grands hommes,
il faut qu'ils voyent, qu'ils
connoissent & qu'ils son-
dent toutes choses par
eux-mesmes, & que c'est
à l'experience que le plus
sublime raisonnement est
redevable de sa perfe-
ction, & que la gloire des
Alexandres, des Cefars &
des Louïs est redevable
de son éclat à la pratique
des plus belles actions de
la guerre. S'il y a dans la
pratique de Medecine

quelque chose d'êpineux
& de difficile, de rude &
d'embarassant, il y a aussi
quelque chose de fixe &
de satisfaisant, il y a bien
plus de certitude & de
seureté, la pratique est
vne science palpable, c'est
vne puissance reduite en
acte, c'est vne idée deue-
nuë effet, l'imagination
qui nous duppe si souuēt
avec ses subtilitez, perd
icy ses fausses lumieres,
on s'assure icy sur quel-
que chose de materiel &
de solide, on ne court

de la Chirurgie. 21
point apres des creuses &
vaines pensées.

Tout le monde sçait
l'histoire de ce Medecin
de Milan, Cesar Cremo-
nini, qui tuoit les gens en
forme & selon les liures,
on ne peut pas cependant
mieux discourir sur la na-
ture de la fièvre ou de la
goutte, rien de plus docte,
rien de plus elegant que
ses consultations, rien de
plus graue ny de mieux
debité, tout brilloit d'e-
sprit, d'inuentions, & de
choses curieuses, le Latin

& le Grec estoient les moindres chamarures de ses discours, l'Arabe & le Persan tenoient le haut bout de la parure, avec tout cela neantmoins, il prenoit le rheumatisme pour la verolle, & la colique pour la grauelle. Mais si ce malheureux enfant d'Hipp. eust fait ce que faisoit Hipp. s'il eut mis la main aux maladies, s'il les eut tastées & visitées, s'il les eut dépliées de cent manieres, & tournées de tous les biais, ainsi que

parle le Chirurgien de
Veronne, Lolio Malate-
sta, qui écriuit contre luy,
il n'eut pas eu le déplaisir
de voir sa science infru-
ctueuse & infortunée, &
n'eut pas eu l'affront de
voir au bas de ses ordon-
nances *Mort & condam-*
nation pour vn tel; la maie-
sté, la pompe, le Grec,
l'Arabe, le Latin, ce n'est
pas ce qui fait principale-
ment vn Medecin, tout
cela luy en donne bien le
nom, mais non pas la cho-
se; l'ame de la Medecine

c'est operer, c'est preparer
les remedes, c'est guerir.

*Forma facit id quod res est,
non simulachrum adumbra-
tum rei.*

Et qu'on n'aille pas s'i-
maginer qu'Hipp. estoit
vn bon homme, qui ne
s'embarassoit gueres de la
bienseance lors qu'il étoit
Medecin-Chirurgien, ou
qu'il auoit droit de faire
ce que bon luy sembloit,
à cause de la grandeur de
son merite, il est certain
qu'en ce temps là, Mede-
cin & Chirurgien n'estoit
qu'vne

de la Chirurgie. 25
qu'une même chose , &
qu'il n'y auoit, ou que les
gens de qualité, ou de no-
tables familles, qui auoient
ces charges. Podalyrius
& Machaon, qui estoient
Medecins Chirurgiens au
siege de Troyes, estoient
deux garçons de qualité,
qui comandoient à tren-
te nauires de la Flotte des
Grecs. Patrocle, ce Prince
de Grece , si braue & si
beau, aux Manes de qui
Achylle sacrifia tant de
Troyens, n'estoit-il pas
Medecin & Chirurgien,

C

26 *L'estat present*
& ne guerit il pas le pau-
vre Eurypile ? Achylle
luy-même, n'auoit-il pas
appris de Chiron la Me-
decine & la Chirurgie, &
ne le consultoit-on pas
sur toutes sortes de mala-
dies ? & n'est-ce pas encor
aujourd'huy la coûtume
chez les grands Tartares,
de laisser à la noblesse le
soin de la guerre & de la
guerison des maladies ?
Mais sans fouïller si auant
dans l'Antiquité, ny sans
alleguer le Digest & le Co-
de, qui ne sçait que la Me-

decine & la Chirurgie ont
esté pratiquées par les
plus celebres Medecins
des derniers siecles? Pa-
racelse, qui a esté chef de
party dans l'empire des
Medecins, s'en glorifie en
quantité d'endroits de ses
liures, & Gesnerus assure
auoir ouï dire aux amis
de ce grand homme, qu'il
croyoit la Chirurgie la
plus raisonnable & la plus
certaine partie de la Me-
decine, & les mieux cen-
sez aujourd'huy en de-
meurent d'accord. Ar-

28 *L'estat present*
nould de Villeneuve, Placentia, Guy de Chauliac, Vesale, Fallope, Hildanus, Aquapendens, Arcæus, & infinité d'autres, n'ont-ils pas exercé l'une & l'autre avec éclat & avec honneur? & loin de les mépriser ou de les décrier pour faire des choses que les autres ne faisoient pas, c'est ce qui les a fait remarquer entre les autres cōme gens qui vouloient, à meilleur tiltre que ces femmes de Plaute, auoir des yeux au bout des

doigts, & ne croire que ce qu'ils verroient & toucheroient, qui est la véritable & la seule maniere de bien apprendre & de sçavoir quelque chose.

Il arriue souuent, que plusieurs qui voudroient estudier en Medecine, se trouuent diuertis de cet estude, & n'osent en entreprendre le chemin, ou pour ce qu'en ayans fait quelques pas, ils rencontrent vn si grand champ, & en beaucoup d'endroits aspre, rude, & difficile,

les chemins rompus, les
abords pleins d'épines,
quantité de labyrinthes,
desquels il est fort mal-
aisé de se démêler, & ce
qui est le plus facheux,
c'est qu'en vne si grande
quantité de Medecins, à
peine s'en peut il trouuer
aucun, qui montre le che-
min comme il faut, ou
qui trauaille de le rendre
facil & d'en oster les em-
peschemens : de-là vient
que plusieurs s'égarent,
ou demeurent en mi-che-
min, sans sçauoir ny où,

ny par où il faut aller,
mais principalement lors
qu'il est question d'en ve-
nir à la pratique, & à cette
partie de Medecine, qui
consiste en l'action & à
guérir, qui est la veritable
Medecine, en laquelle ils
rencontrent de vray plu-
sieurs Docteurs, mais
quels Docteurs? des Do-
cteurs qui ne disent rien,
que dis-je qui ne disent
rien : disons plutôt des
Docteurs qui ne sçavent
que parler, & ce qui est le
pire de tout, si differens

entr'eux, Docteurs si peu
satisfaisans, Docteurs si
obscurs & de tant de fa-
çons, qu'il est mal-aisé de
choisir à qui se tenir, &
qui deuoir suiure pour
pratiquer, que s'il y en a
quelques vns qui ayent
travaillé à indiquer ce
chemin, ç'a esté fort le-
gement, fort obscure-
ment, & point du tout
de la veritable maniere.

Le conseil à donner la
dessus, ce seroit de com-
mencer par la Pharmacie
& par la Chirurgie; c'est

là la véritable pratique,
c'est la véritable Medecine,
y a-t'il rien de si naturel,
que de suivre l'ordre
de la nature même, laquelle
commence par les choses
plus simples, comme si elles
estoyent plus aisées, & continue
jusqu'à ce qu'elle ait rendu
son ouvrage accompli :
la Pharmacie & la Chirurgie,
qui traittent des choses
sensibles & externes, & par
consequent dont la connoissance
est plus aisée, outre qu'elles

sont necessaires à vn Medecin, ne facilitent elles pas l'entrée à celle des maladies internes & plus obscures ? De même que Platon faisoit écrire au dessus des portes de son Escole, *Nemo Geometria ignarus huc ferat pedem.* Ainsi personne ne devroit estre admis aux Escoles des Medecins, qui ne sceut premierement la Pharmacie & la Chirurgie. Et c'est pourquoy anciennement qu'un même homme estoit instruit de

ces choses, la Medecine estoit en son lustre, au lieu qu'aujourd'huy elle est exposée à opprobre, & par qui ? par ses propres enfans : il n'arriuoit pas en ce temps là de ces contestations dangereuses & vilaines entre les Medecins & les Chirurgiens, on ne les voyoit pas comme on les voit aujourd'huy s'emporter doctoralement les vns contre les autres, & conclure avec aigreur, par des démentis en bonne forme,

36 *L'estat present*
à la honte de leur science
& de la grauité de leur
Art, on ne les voyoit pas
criailler à pleine teste, se
déchirer impitoyablement
& se traiter d'ignorans &
de faquins.

A ce propos il ne sera
pas inutile, que ie fasse part
au public d'une auanture
du Cardinal d'Ossat,
Estant arriué à Cremone
avec vn cadet de la mai-
son de Viscomti, qui ve-
noit en France, ils tombe-
rent malades, & furent
obligez à tenir le lit, & se
mettre

mettre entre les mains des
Medecins & des Chirur-
giens ; Trois des plus fa-
meux Medecins vinrent
voir le Cardinal & le Vis-
comti, & apres les auoir
entretenu sur leurs mala-
dies, & fort doctement &
fort graument, conclu-
rēt à ne les point saigner,
encor que les Chirurgiens
le trouuassent necessaire,
& quoy que pour faire
suiure leur opinion, ils
fissent vn bruit à assom-
mer les deux malades, je
ne scay si ce fut à cause

D

38 *L'estat present*
d'un passage de Plaute,
qui dit que les Medecins
tuent les malades à force
de les vouloir sauuer, tant
y a que le Cardinal se re-
solut de desobeir aux
Medecins, mais il est cer-
tain que l'autre, ie veux
dire le pauvre Viscomti,
mourut regulierement,
& selon les plus infailli-
bles formules de la diete,
pour auoir preferé les
Medecins de consulta-
tions aux Medecins d'o-
perations, ainsi ce Cardi-
nal appella-t'il tousiours

de la Chirurgie. 39
depuis les Medecins & les
Chirurgiens.

Mais il n'est plus
maintenant question de
ces choses, il ne faut plus
songer à la réunion, la
Medecine a pris vn autre
tour. *Nescio quo infelici
fato factum*, dit vn de nos
plus celebres Autheurs,
ut cum superioribus sæculis
ferè omnes bonæ litteræ bar-
barie conspurcarentur. Etiam
Medicina hoc damni passa
sit, ut Chirurgia à reliqua
Medicina separaretur, atq;
alijs dicerentur Physici alijs

D ii

40 *L'estat present*
Chirurgi ; hinc enim adeo
accidit, ut cum Medici Chi-
rurgiam negligerent, & à se
amandarent, Chirurgi posses-
sionem à Medicis derelictam
inuasent. Voila le com-
mencement de ce diuor-
ce, que cet Auteur dit
auoir esté fait par vne
mal-heureuse destinée.
Mais considerons com-
me la chose a tourné de-
puis, & nous verrons,
comme on dit quelque
fois, qu'à quelque chose
malheur est bon.

Ne disons donc plus

comme nous disions tantost, ô temps malheureux, auquel on a estably deux sortes de Medecins, les vns pour les maladies internes, les autres pour les externes. Ce n'est pas que l'ancienne dispensation ne fut excellente, mais estant impossible de la rappeler, voyons en tout cas, comment le mal n'est pas si grand qu'on se le pourroit figurer. Prenons dont maintenant le party de la Chirurgie, parlons pour elle, & faisons voir

42 *L'estat present*
son merite , & le rang
qu'elle doit tenir entre les
disciplines.

Les Medecins escriuent
qu'ils guerissent toutes
les maladies tant externes
qu'internes , par trois for-
tes d'instrumens , à sça-
voir par la Diete , par la
Pharmacie , & par la Chi-
rurgie, que les instrumens
de la Diete sont les cuifi-
niers & les femmes qui
seruent aupres des mala-
des, ceux de la Pharmacie
les Pharmaciens , & ceux
de la Chirurgie les Chi-

rurgiens, & à iceux tous
preside le Medecin.

Il semble toutefois, dit
M. Riolan, qu'aujourd'hui les Medecins & les
Chirurgiens ayent parta-
gé leurs operations, &
convenu que ceux-là
s'employeroient à la gué-
rison des maladies inter-
nes, & ceux-cy à celle des
externes, à condition en-
core de ne rien faire que
le Medecin ne l'ait or-
donné, lequel doit gou-
verner toute l'affaire, de
même qu'un Architecte

gouverne la construction
d'un bastiment. Ce sont
là les plus belles propo-
sitions du monde, mais
des propositions extré-
mement mal suivies, car
en bonne conscience,
n'est-il pas vray que les
Medecins aujourd' huy
ont negligé le traitement
des maladies externes ;
que dis-je negligé, mais
l'ont entierement aban-
donné, & tellement aban-
donné, que mêmes on ne
sait ce que c'est de les y
appeller, on ne s'adresse

jamais à eux, ny pour apostemes, ny pour playes, ny pour vlceres, ny pour fractures, ny pour dislocations, ny autres maladies externes, tant pour ce qu'eux-mêmes refusent ces emplois, comme inferieurs à leur dignité, que pource que le monde a connu, & sçait que pour guerir des susdits maladies, il faut autre chose que des paroles : si vous voulez les consulter touchant quelque maladie externe, bien loin d'y

presider & d'ordonner ce
qu'il faut faire, ils vous
diront franchement, mon
amy, ce n'est pas là de
nostre gibier, vous-vous
méprenez bien fort, reti-
rez-vous vers les Chirur-
giens, & ainsi s'endormet
& deuiennent incapables
de donner aucun conseil,
de sorte que ceux-cy,
se voyans sur les bras vne
si belle & ample moisson,
délaissez & destituez du
secours des Medecins, ont
esté contraints de faire de
necessité vertu; Estoit-il

raisonnable, estoit-il iuste, mais n'eust-ce pas esté vn crime d'abandonner les hommes à la mercy de tant de maladies externes, que les Medecins n'osoient, ou ne vouloient pas toucher du doigt, ny bien moins les regarder seulement? Il a donc bien fallu que les Chirurgiens se portassent vertueusement, comme ils ont fait, à estudier à fonds, & fucilleter les doctes originaux des Anciens, pour apprendre vniuersellemēt

& exactement, tout ce qui concerne le traitement des maladies externes, tant pour la Theorie, si auant qu'elle puisse aller, que pour la Pratique.

La Chirurgie donc, par le consentement même des Medecins, se considere aujourd'huy comme vne science de guerir les maladies externes du corps humain, tant par Diete & Pharmacie, que par operation de la main, de sorte que pour la guerison d'icelles, puisque les
Me-

Medecins ne s'en mêlent plus, les Chirurgiens ordonnent diete & potions, president & ont la superiorité sur les cuisiniers, les femmes qui seruent, & les Apothicaires, & eux-mêmes font de la main ce qu'ils iugent necessaire, ce qui leur a fait retenir le nom de Chirurgiens, de sorte qu'il est permis de dire que leur science n'est plus subordonnée à celle des Medecins, & quoy qu'elle ait vn même suiet & vne même fin,

E

50 *L'estat present*
neantmoins elle a comme
à part ses preceptes , ses
theoremes , ses maximes,
ses conclusions , ses Do-
cteurs, ses Professeurs, les
Maistres, ses experiences,
& comprend generale-
ment tout ce qui est ne-
cessaire pour la connois-
sance des maladies exter-
nes, tant en ce qui regarde
leurs definitions , leurs
differences , leurs causes,
leurs signes diagnostics
& prognostics , que leur
curation, & c'est là *l'Estat*
present de la Chirurgie.

Que s'il arriue quelque fois qu'un Medecin soit appelé au traitement d'un aposteme, d'une playe, d'un ulcere, d'une fracture, d'une dislocation, ou de quelque autre maladie externe, ce qui ne se fait que fort rarement, & au suiet de quelque personne de condition, alors, disons la verité, le Medecin n'y est pas appelé pour presider, mais pour consulter, & joindre ses avis, pour ce qui est de l'interieur, à

52 *L'estat present*
ceux du Chirurgien, Co-
pia bonorum non nocet.

Il est bien vray qu'il y
a des Professeurs dans les
écoles de Medecine, qui
se qualifient Professeurs
en Chirurgie, mais ce
sont des Professeurs en
Chirurgie, qui ne font
point profession de la
Chirurgie, ils n'en ont
que le titre & non pas la
chose, ils se contentent de
discourir en chaire de ce
qu'ils ont leu, car ils ne
sçauroient rien dire de ce
qu'ils ont fait, ils traittent

la partie enseignante de la Chirurgie, & laissent là la pratiquante qui est la principale, ils n'enseignent leurs écoliers que pour les enseigner, & puis c'est tout, semblables aux prédicateurs, qui ont plus de soin de rendre leurs auditeurs sçavans que vertueux.

Les Chirurgiens qui ne font les choses que par routine & comme il les ont veu faire, sans pouvoir rendre aucune raison de ce qu'ils font, ce sont des corps sans ame, & les

Medecins qui ne sçauent
la Chirurgie que par li-
vres , sans l'auoir prati-
quée , ce sont des ames
sans corps.

Mais ô tres - auguste
College de Saint Cosme,
qui fais des hommes par-
faits , des hommes com-
posez de corps & d'ame,
combien merites tu de
louanges , d'auoir mis en
euidence la Theorie aussi
bien que la pratique de
toutes les choses qu'un
Chirurgien doit & sça-
voir & faire ? comme il

paroist assez par les actes
celebres & les questions
difficiles que les sçauans
de ton Auditoire propo-
sent & expliquent tous
les jours, tant aux con-
sultations des pauvres,
qu'aux examens des aspi-
rans, en quoy est euiden-
te l'amplitude de la Chi-
rurgie; laquelle ne reçoit
de Maistre, qu'apres vne
exacte perquisition, tant
d'une profonde capacité
que d'une grande dexte-
rité; & cette connoissan-
ce aujourd'huy est d'une

telle étendue , qu'il y a moins de chemin d'elle à la Medecine , que de la Medecine à elle , c'est à dire , qu'il feroit plus aisé à vn parfait Chirurgien d'apprendre la Medecine , & en moins de temps , qu'à vn Medecin d'apprendre la Chirurgie.

Puis donc que ces choses sont si voisines , ou comme ie disois si intimes , & qui font partie l'une de l'autre , pourquoy trouuer estrange qu'un Chirurgien , comme ie

l'ay fait, à l'exemple de
tant d'illustres & Anciens
& Modernes, pourquoy
dis-je trouuer étrange, si
j'ay poussé mes estudes &
mon travail iusqu'au sou-
verain degré de l'un, sans
pourtant renoncer tout à
fait à l'exercice de l'autre?
je dis tout à fait, car pour
des choses arduës & ex-
traordinaires, & en cas de
necessité, il me semble de
refuser à vn affligé l'assi-
stance de ma main, qu'il
y auroit de l'inhumanité,
mais peut-estre du crime,

58 *L'estat present*
& que ie pourrois tomber dans le reproche de n'estre pas bon seruiteur & loyal, si i'enfoüissois tout à fait le talent que Dieu m'a commis.

Et ne faut pas croire, que ce que i'en fais soit pour le lucre, & que c'est de l'argent que ie cherche, il est certain que i'ay bien plus d'égard à l'honneur qu'au profit, seulement ie suis assez glorieux d'auoir fait pour le bien de ma Patrie, qu'en vne petite ville comme Sedan

il se rencontre des secours
qu'on ne trouue pas ail-
leurs. O ma Patrie, si
nous auions conté en-
semble de combien me
ferois-tu redevable ! So-
lon l'un des sept sages de
l'ancienne Grece, & peut-
estre le seul sage des sept,
disoit qu'une Republique
estoit conseruée en bon
estat, par la recompense
qui se donoit aux actions
de vertu, de valeur, &
d'industrie, & par la pu-
nition qui se faisoit des
crimes & de la lascheté.

Quant à moy, la recompense sur quoy i'eusse ietté les yeux, ce n'est ny or ny argent, les actions de vertu sont trop nobles d'elles mêmes pour rechercher vn autre loyer que leur propre valeur, c'eust esté plutôt, ce qui aussi m'auoit esté promis, d'estre le Medecin de l'Hospital qu'on devoit établir en cette ville, & dont elle a grand besoin, afin de pouuoir rendre conte de mon talent à celuy de qui ie le tiens.

Que

Que Messieurs nos Medecins doncques, si ie fais quelque operation en des choses arduës & extraordinaires, & en cas de necessité, ne m'accusent pas de faire aucun desordre, veu que maintenant ce n'est plus comme du passé, que ie tenois boutique & seruiteurs, quoy que ie ne fisse rien que par le decret & sous l'autorité de mō Prince Souuerain, qui m'auoit permis d'exercer la Medecine & la Chirurgie conjointement, en me

F

faisant recevoir dans les formes, ce que j'ay executé ponctuellement, comme ie l'ay fait voir par les feaux & les attestations de ma qualité de Maistre és Arts, de mon Immatriculation, de mon Baccalauréat, de ma Licence, & de mon Doctorat ; c'est pourquoy ces Messieurs ne peuvent pas avec justice trouver mauvais ce que ie fais comme ie le fais, veu qu'il y a long-temps que j'ay quitté le tracas de boutique & de seruiteurs,

de la Chirurgie. 63
comme chose à la verité
vn peu au dessous de la
dignité d'un Medecin,
mais de faire vne belle
operation, de secourir vn
homme dans le besoin, ie
soutiens qu'en cela il n'y
a rien de dérogeant. Vous
verrez vn de ces iours,
Dieu aidant, vne disser-
tation Medicale, com-
posée par Me. Louïs le
Vasseur, Docteur Medec-
in tres-celebre demeu-
rant à Paris, où il fait voir
par quantité d'exemples
& de raisons, que l'opera-

F ii

64 *L'estat present*
tion de la main ne déroge
pas à la dignité d'un Me-
decin, au contraire il est
de l'intereſt des Medecins
& de leur honneur, de ne
pas laiſſer perdre le droit
qu'ils ont dans toutes les
parties de la Medecine,
Quoy ! ſi un Medecin
ſçait faire quelque rare o-
peration, ſ'il ſçait quelque
particuliere preparation
de certain remede, com-
me il y en a peu en France
qui ne s'en vante, qui ne le
faſſe luy-même, & ne le
mette en uſage tous les

de la Chirurgie. 65
iours, cela fait-il vn des-
ordre dans la profession?
mais le desordre n'est-il
pas plustost, en ce que
nous voyons qu'un Apo-
thicaire fait le Medecin,
vn Chirurgien fait l'Apo-
thicaire, & se veut mêler
de traiter les maladies in-
ternes, le desordre n'est-il
pas plustost en ce que la
tante de la Fucille, la
Dame du Canon rompu,
les sœurs grises, le faue-
tier de la faueur, l'Ope-
rateur de Pouru, les char-
latans & saltinbanques

F iii

66 *L'estat present*
frequens, & cent broüil-
lons de ce calibre là font
impunément la Medeci-
ne, la Pharmacie, & la
Chirurgie, & estropient
les gens à droit & à gau-
che, au grand détriment
du public, & à la honte
de la profession? Mais se
vouloir arrester à moy
seul, ne se prendre qu'à
moy, dire que c'est moy
qui fais le desordre au
lieu de l'empescher, y a-
r'il de la raison? comme
si ie m'estois fourré dans
le temple d'Apollon par
vne fausse porte.

Quand ie parle des
 sœurs grises, ce n'est pas
 pour m'opposer à la cha-
 rité qu'elles prétendent
 faire, mais seulement
 pour aduertir que c'est
 vne charité sans condui-
 te, que c'est vne charité
 bien souuent preiudicia-
 ble, & nous en auons veu
 & en auons connu des
 sinistres euenemens. *Quæ
 profuerunt, dit Hippo. ob
 rectum usum profuerunt,
 quæ verò nocuerunt, ob id
 quod nō rectè usurpata sunt,
 nocuerunt.* Il n'est pas plus

fâcheux de mourir faute de secours, que par la faute du secours; Le remede à ce desordre là, Dieu vient de me le mettre au cœur, voicy pour cet effet ie m'offre aujour-d'huy, oüy ie m'offre presentement de toute mon ame, à seconder leurs bonnes intentions, à voir leurs malades, à les instruire des remedes familiers & vtils qu'elles pourront preparer, à leur en enseigner l'usage, & à faire moy-même ce qui passera

leur capacité , enfin à estre , non de parole ou par vn liure, mais effectivement & par œuvre , le Medecin Charitable; que si ie n'ay pas donné aux pauvres , aussi abondamment que ie l'ay dû faire, les premiers fruits de mon champ, ie leur en presente aujourdhuy les derniers , plus doux , plus meurs, & plus fauoureux, les Ordonnances des Medecins ce sont de ces fruits qui sont meilleurs en l'arriere-saison. Apres

auoir vécu & vielly par-
my les épines des Philo-
sophes, dans les exercices
des Academies, dans les
theatres des dissecteurs,
dans les conuersations
des sçauans, dans les fre-
quentations des Hospi-
raux, dans les fuittes des
Armées, dans les dangers
de la pestilence, dans les
voyages aux pais estran-
gers, dans quantité de
beaux emplois, qui m'ont
acquis, sans vanité, assez
de reputation, le tout sans
intermission par l'espace

de plus de soixante ans,
en fin ie veux aller ius-
qu'au bout ; & de même,
comme dit Aristote, que
ceux qui courent, quand
ils se voyent pres du but,
redoublent leur courage
& réueillēt leur vigueur ;
de même aussi approchāt
de la fin de ma carriere, ie
veux ranimer mes esprits,
& m'employer à mon de-
voir avec plus de diligen-
ce & d'assiduité que ia-
mais, oüy s'il m'est possi-
ble , ie veux mourir en
travaillant , la vertu res-

72 *L'estat present*
semble à cette fameuse
Penelope , qui n'ache-
voit iamais sa toile , sa
principale action est de
n'estre iamais sans action,
elle s'auance toûiours au-
tant qu'elle peut & ne se
lasse point, c'est vn Cygne
qui châte iusqu'à la mort.

Après donc auoir em-
ployé enuiron la moitié
de ma vie à l'estude & à la
pratique de la Chirurgie,
i'ay donné l'autre à la
Medecine , & entretenu
mon feu en luy fournis-
sant de la matiere, telle-
ment

ment que par ma propre
experience, ie sçay que la
derniere moitié ne m'a
pastant coûté que la pre-
miere, ce qui me fait dire
ce que ie disois, qu'il est
plus aisé à vn Chirurgien
d'apprendre la Medecine,
qu'à vn Medecin d'ap-
prendre la Chirurgie.

Desia la connoissance
de l'Anatomie vient du
Chirurgien, qui est vne
necessaire introduction à
l'estude de la Medecine,
sans l'Anatomie le Mede-
cin ne sçauoit faire vn

G

74 *L'estat present*
pas en sa profession qu'en
chancellant, c'est l'œil de
la Medecine, par lequel le
Medecin voit & preuoit
ce qu'il faut faire & ce
qu'il ne faut pas faire,
c'est la fenestre que Mo-
mus souhaitoit au corps
humain, qui découure les
parties les plus cachées,
apprend le siege des mala-
dies, le consentement des
parties entr'elles, & les
endroits par où l'ennemy
se doit chasser. Et ce n'est
pas sans raison que l'on
compare vn Medecin ig-

norant l'Anatomie, à vn
fou ou à vn aueugle, qui
n'ayant iamais veu ny
touché d'horloge, vou-
droit conseiller ce qu'il y
faut faire quand elle ne va
pas bien, où que son mou-
vement est arresté, où on
peut remarquer combien
sont iniurieux à eux-mê-
mes, & ennemis de leur
propre santé, ceux qui la
confient à des ignorans,
à des charlatans, à des im-
posteurs, à des femmes.

Les Chirurgiens donc
ont cet auantage, de pos-

76 *L'estat present*
feder en propre, ce que les
Medecins n'ont que par
leur communicatiō, bien
loin de s'en tenir à ce que
disent ceux-cy, que la
connoissance des choses
naturelles, non-naturel-
les & contre nature,
n'appartient aucunement
aux Chirurgiens. On n'a
qu'à voir, si dans ce cele-
bre College que ie disois,
on ne parle ny d'elemens,
ny de temperamens, ny
d'esprits, ny d'humeurs,
ny de parties, ny de facul-
tez, ny de fonctions, ny

des choses qu'on appelle
non naturelles, & contre
nature, au contraire le
tout s'y explique & s'y
traicte par des doctes Chi-
rurgiens d'une façon si
claire, qu'à bien dire les
autres ne sçauent rien de
certain que par eux, pour
ce qu'ils examinent la
plupart des choses à la
mesure & au poids, non
seulement de la raison,
mais aussi de l'expérience.
Bref, presque les mêmes
connoissances qu'il faut
auoir pour le traitement

78 *L'estat present*
des maladies internes, il
les faut avoir aussi pour
celuy des externes.

Il est vray que l'un est
bié plus embarrassant que
l'autre, car deuant que de
penfer au remede d'une
maladie interne, il faut
connoistre trois choses, à
sçavoir, la partie affectée,
la cause de la maladie, &
l'espece de la maladie, les-
quelles choses s'appren-
nent par l'action blessée,
par l'espece de la douleur,
par certaines excretions
ou suppressions, & autres

de la Chirurgie. 79
signes expliquez par Gal.
au lin. de loc. aff. & en ce
long & difficile chemin il
se rencôtre quantité d'au-
tres chemins , qui font
quelque-fois douter du
veritable , ou le font per-
dre tout à fait, de-là vien-
nent les dissentimens or-
dinares des Medecins ,
delà les conjectures , delà
l'incertitude , delà le juge-
ment difficil , ce qui a fait
dire à Celse , qu'il est cer-
tain qu'en la Medecine il
n'y a rien de certain , &
que Benfferade s'est di-

80 *L'estat present*
verty aux dépens des Me-
decins, quand il a dit
Vous qui pouuez si peu con-
tre des fortes loix,
Foibles restaurateurs des san-
tez alterées,
Pour qui la terre a mis à cou-
vert mille fois
Des fautes que le Ciel auoit
trop auérées,
Apprenez que pour nous vo-
stre discours est vain,
Et que vostre Art superbe
autant comme incertain
Ne scauroit ajoûter vn mo-
ment à nos vies ;
Que vous-vous travaillez

de la Chirurgie. 81
d'un inutile effort,
Car au lieu d'empescher qu'el-
les nous soient ravies,
Vous avancez plustost l'on-
vrage de la mort.

Mais quant à la Chi-
rurgie, quelque inclina-
tion qu'on puisse avoir à
la Satyre, on ne dira ia-
mais qu'en son fait, il y ait
de la conjecture, car sans
prendre ce long & diffici-
le chemin, sans faire fonds
sur des signes, qui sont
bien souuent trompeurs
& equivoques, d'abord la
partie affectée, la cause de

82 *L'estat present*
la maladie & son espee
sont connuës, pour ce que
ces choses tombent sous
les sens ; cependant pour
les traiter il ne faut pas
laisser d'en auoir vne en-
tiere connoissance, d'estre
sçauant dās les choses na-
turelles, non naturelles &
contre nature, & obligé à
des obseruations, lesquel-
les mêmes ne sont pas re-
quises au traitement des
maladies internes. Faisons
toucher au doigt cette
verité par quelque exem-
ple, & prenans le suiet le

premier venu, mettons vn
aposteme sur le tapis.

Toute la terre confesse
que c'est vne des maladies
pour laquelle les Medecins
ne sot iamais recher-
chez, & ne s'en mélent ny
ne s'en veulent mêler en
façon quelconque, celuy
qui les y appelleroit, ie ne
sçay s'ils ne le feroient pas
adjourner en repararion
d'honneur, cependant il
faut guerir, ou quelque
fois perir, vous allez donc
voir succintement les cir-
constances de cette gue-

84 *L'estat present*
rison commise au Chirurgien, par où vous connoîtrez aisement, iusqu'où s'étend la connoissance qu'il doit auoir, & encor n'en produiray-je qu'un échantillon, qui vous fera iuger de toute la piece.

On peut dire aussi bien pour les maladies externes que pour les internes,
Qui ignoto morbo prescribit remedium, oculis clausis pugnat Andabatarum more, or comme ie vous disois, on connoit d'abord aux sens qu'un aposteme est une tumeur,

tumeur, mais cōme il y en a de plusieurs sortes, selon que les humeurs qui les fōt fōt differētes, il faut auoir la connoissance des differences de ces humeurs & de leurs qualitez, la tumeur qui se fait de sang s'appelle phlegmon, de bile erysipele, de pituite œdeme, & de melancholie schirre, & encor selon les diuers mélanges d'humeurs il se fait diuersité de tumeurs, mais sans m'embarasser presentement dans toutes ces dif-

H

86 *L'estat present*
ferences, car ie n'ay pas
dessein de faire vn gros
volume , parlons seule-
ment d'une espee de ces
tumeurs , & faisons suc-
cinctement l'histoire du
phlegmon , legerement
pourtant , pour ne vous
ennuyer pas.

Le phlegmon est vne
inflammation , dont la
connoissance est d'autant
plus necessaire à vn Chi-
rurgien , qu'elle suruient
souuent à plusieurs mala-
dies qu'il a à traiter com-
me contusions , playes,

ulceres, fractures, luxations & autres, ainsi que l'enseigne Galien au chap. prem. du sec. liu. ad Glanc. & au chap. prem. du 12. de la meth.

Cette inflammation se fait par fluxion de sang sur quelque partie, & est double, l'une vraie & legitime, l'autre non vraie qu'on appelle bastarde, la vraie se fait de sang bon & loüable, l'autre de sang vicieux & corrompu, & ce ou en substance, ou par admixtion d'un autre hu-

meur, si le sang se corrompt en sa substance, il ne se fait point d'inflammation, c'est à dire de phlegmon, car la plus subtile partie se tourne en bile, & la plus crasse en melancholie, si le sang se corrompt par admixtion d'un autre humeur, il se fait alors un phlegmon, non pas simple mais erysipelateux, œdemateux, schirreux, selon l'humeur qui fait le mélange.

Or il n'y a que le sang pur & loüable qui fait

inflammation, si ce sang est subtil, l'inflammation n'occupe que la peau, s'il est plus gros, elle se communique jusqu'aux muscles & parties charnuës.

L'inflammation doncques se fait, lors que sur vne partie il y vient plus de sang qu'il ne faut, & cette abondance de sang, engendrée par vn viure trop large, par trop boire & manger irrite les parties internes, lesquelles se déchargent ordinairement sur celles de dehors, &

H. iii

dans les espaces vuides
des muscles , comme le
dit Gal. *au chap. 6. du liu.
de inaequal. intemp. & au
chap. 2. du 14. de la meth.*

Les signes & accidens qui
suruiennét au phlegmon
font chaleur , rougeur,
douleur, tension, reniten-
ce , & souuent pulsation,
principalement quand le
phlegmon tend à suppu-
ration.

La cause d'inflamma-
tion c'est le sang qui est
flué , & est impacté & ar-
resté à la partie , la cause

III. H

de cette fluxion c'est la partie qui enuoye & celle qui reçoit, la partie qui enuoye le fait, pour ce qu'elle est irritée de l'abondance de l'humeur, & se porte naturellement à s'en décharger, les causes de cette abondance sont externes, comme trop de viande & de breuuage, trop de mouuement qui fond le sang, trop de repos qui empesche les euacuations, & accumule la quantité du sang, ainsi le sommeil & les veilles, les

92 *L'estat present*
excretions & suppressions,
& enfin les affections de
l'ame, comme la colere
qui atténue & subtilise le
sang, & le rend plus pro-
pre à fluer.

La partie qui reçoit at-
tire la fluxion, la cause
de cette attraction est la
chaleur ou la douleur, la
cause de la douleur, in-
temperie ou solution de
continuité, l'intemperie
quelque-fois vient de de-
hors, d'un air ou d'un me-
dicament trop chaud,
d'un mouvement violent

& semblables, & quelque fois de dedans, comme de la plénitude, qui se fait comme nous auons dit, de causes externes. La solution de continuité se fait, ou de cause externe, comme d'un coup, d'une cheute, ou de cause interne, comme de trop grande quantité de sang, qui fait douleur par distention.

Les inflammations des parties externes se guérissent plus facilement que les internes, si elles sont

94 *L'estat present*
grandes la chaleur natu-
relle s'étouffe, la tempe-
rature de la partie se dé-
truit, & le membre tom-
be en gangrene.

Le phlegmon a quatre
temps, le commencement
lors que le sang fluë en-
core, l'augment quand le
sang fluë s'échauffe &
s'altere par pourriture,
l'estat quand le sang se
tourne en pus, & lors les
douleurs sont plus gran-
des, suiuant l'Aphor, *Dū pus*
conficitur, &c. & le declin
lors que la matiere tour-

née en pus se digere, se
resout, & que la tumeur
se diminuë, & selon tous
ces temps, il faut que le
Chirurgien dispense ses
remedes, tantost il faut
vser de repercussifs, tan-
tost de resolutifs, tantost
de tous deux ensemble,
tantost de l'un plus que
de l'autre, selon les indi-
cations plus puissantes de
repousser ou de resoudre,
il faut donc qu'un Chi-
rurgien sçache toutes ces
choses.

Or de même que c'est

à raison du sang que les
temps du phlegmon sont
distinguez, de même aussi
les indications de sa cura-
tion se doiuent prendre
du sang, & premierement
entant qu'il abonde, il en
faut empescher la gene-
ration par le retranche-
ment des causes qui en-
gendrent trop de sang,
secondement entant qu'il
est engendré & ne se
meut pas encore, il faut
empescher qu'il ne se
meuue, ce qui se fera en
ostant l'irritation de la
partie

partie qui enuoye à ſçavoir la plenitude, ſi la chaleur de la partie qui reçoit cauſe ce mouvement, il la faut temperer, ſi c'eſt la douleur, l'appaiſer, afin qu'elle n'attire, enfin on empêchera que le ſang ſe meuue, en le rendant moins fluxible, ce qui ſe fera en rafraichiſſant, en incrassiſſant, en reſerrant les voyes, & en luy oſtant ſon vehicule. En troiſième lieu, entant que le ſang ſe meut & fluë, faut empêcher qu'il

I

28 *L'estat present*
ne tombe sur la partie af-
fectée, ce qui se fera par
reuellifs, defensifs, & re-
percussifs; Et finalement
entant que le sang est in-
flué à la partie, faut l'éua-
cuër, ce qui se fera par di-
gerens, repercussifs, scari-
fication ou section. Bref,
si pour satisfaire à toutes
ces intentions, nous vou-
lions décrire la quantité
& la qualité de la diete &
des autres remedes, tant
au regard de la cause ante-
cedente que de la con-
jointe, & de quelle façon

de la Chirurgie. 99
il se faut conduire dans
les diuers temps, du com-
mencement, de l'acroiſſe-
ment, de l'eſtat, & du de-
clin, comme auſſi lors
que le phlegmon vient à
ſuppuration, qui eſt en-
cor vne autre forte d'af-
faire pour le Chirurgien;
nous n'aurions que trop
de matiere pour faire voir
qu'il eſt tres-neceſſaire
aux Chirurgiens d'auoir
vne ample connoiſſance
de toutes les choſes natu-
relles, non naturelles, &
contre nature, & ſi cette

I ii

100 *L'estat present*
seule petite parcelle que
vous voyez, les y engage
si fort, combien plus mil-
le & mille diuerſes confi-
derations des autres ſor-
tes d'apostemes, des
playes, des vlceres, des
fractures, des disloca-
tions, & de tant de belles
& illustres operations,
l'embryulcie, l'amputa-
tion des membres, la re-
duction des fractures,
l'application du trépan,
l'ouuerture de l'empye-
me, & infinité d'autres,
qui requierent & des pre-



de la Chirurgie. 101
cautions, & des obserua-
tions, que les Medecins
d'aujourd'huy ne sçauent
pas, & ne peuuent pas
sçauoir, estant choses qui
dépendent principale-
ment de l'usage & de
l'experience.

Je n'ay pas dessein de
les offenser, peut-estre
eux-mêmes auoüeront-
ils ce que ie dis, il est vray
quelque-fois que ie fron-
de vn peu les Medecins,
mais il y a Medecin &
Medecin, car il faut con-
fesser qu'il y en a qui font

I iiii

effectiuement l'opprobre
de la Medecine, & sont
ou charlatans, ou flatteurs,
ou ignorans, ou fots de
vanité & de presumption,
ou abondēt en leurs sens,
ou sont enuieux l'un sur
l'autre, ou médisent l'un
de l'autre, bref sont cause
que la Medecine est en
mépris, car les deffauts
du Medecin tombent
souuent sur la pauvre
Medecine qui n'en peut
mais. C'est à cette sorte
de Medecins que regar-
doit vn Ancien, quand

il a dit, *Medicus est invidiae pelagus, inexhaustum detractionis organum, indefessae ambitionis perforata clepsydra, alienae veritatis garrulus contradictor, & propriae ignorantiae constantissimus inconfessor.*

Ce sont des serpens qui font mourir leur mere, indignes par consequent d'auoir part à la gloire des vrais & illustres Medecins, desquels on peut legitiment & avec iustice publier mille loüanges.

Qui est-ce qui ne sçait
que les Medecins, ie ne
parle que de ceux-cy, ont
esté celebres en tous les
aages, grands Philoso-
phes, versez en tout, ap-
prouuez de tous les sça-
vans; où est la Prouince
au monde, la region, la
cité, le Prince, qui ne les
embrasse, les honore, les
recherche? & afin que
ie parle avec Beroaldus,
*Quis nescit Medicinam ad
omnes totius ciuitatis ordi-
nes, ad omnem sexum, ad
omnem etatem pertinere?*

de la Chirurgie. 105
*cum summatibus, infimati-
bus, viris, fœminis, senibus,
pueris, agrotare contingat,
cum omnes ab hac utilitatem
petant indiscriminatim, me-
ritòque dici potest Medicum
rem communem terrarum esse.*

Qui que tu sois dé-
gousté, maigre, phrene-
tique, febricitant, hydro-
pique, tremblant, ou tra-
vaillé de quelque sorte
de maladie, où as-tu re-
cours qu'au Medecin ?
n'est-ce pas luy que tu re-
connois, que tu implores
avec humilité ? c'est luy

106 *L'estat present*
qui conserue la santé,
guérit les maladies pre-
sentes, preuient les futu-
res, & en deuine les issuës,
& qu'est-ce qu'il y a de
plus approchant de la na-
ture diuine, que de pene-
trer dans l'auenir ? vous
diriez mêmes, que Dieu
l'ait regardé d'une façon
particuliere, car qui sont
ceux de quelque art ou
profession que ce soit,
que Dieu ait commandé
d'honorer, comme il a
fait les Medecins ?

Et ie demanderois vo-

lontiers, cōment iugeroit
bien souuent le Magistrat
sans le rapport du Medec-
cin, touchant les concep-
tions, les accouchemens,
les empoisonnemens, les
dissolutions de maria-
ges, les impuissances, les
furies, les manies, les me-
lancholies, les virginitez,
les violemens, les blessu-
res, les morts soudaines,
les morts violentes, &
tant d'autres accidens, où
le Iuge auroit peine de
prononcer, sans l'éclair-
cissement que luy donne

108 *L'estat present*
le Medecin?

Le Theologien même ne le consulte-il pas sur la nature , & les vertus de plusieurs herbes , arbres , fruits , pierres precieuses , animaux , & choses semblables ? desquelles souvent l'Escripture Sainte fait mention , afin de mieux entendre les figures , & les sens allegoriques & metaphoriques , qui se trouuent en cette Escripture.

Je n'ay donc garde d'offenser les veritables
Mede-

Medecins, que s'il y a quelque chose dans ce discours, qui semble vn peu rude au sentiment de quelques-vns, ie m'asseure que les plus ingenus ne s'en facheront pas.

Mais pour r'entrer dans nostre Meditation, il faut cōsiderer que depuis tous les temps, il y a eu mille changemens en la pratique de la Medecine, ce n'a esté qu'une inconstance perpetuelle, les vns y ont aioûté, les autres y ont diminué, & selon les

K

no. *L'estat present*
diuers aages elle s'est pra-
tiquée diuerfement. Ainfi
elle s'est faite vn temps
sous la feule diete, en la-
quelle excelloit Asclepia-
des, lequel banissant l'v-
sage de toutes sortes de
medicamens, guerissoit
les maladies par le seul re-
gime de viure, & par la
quantité & qualité des
viandes qu'il ordonnoit
aux malades.

En vn autre temps on
gardoit dedans les tem-
ples des tables, où estoient
décrits les remedes des

de la Chirurgie. 111
maladies dont chacun
auoit esté guery, afin que
par là les malades fussent
instruits à faire de même.
En vn autre il n'y auoit
point d'autre Medecine
que la Chirurgie, Mercuri-
nalis nous apprend, que
tous les anciens Medec-
cins n'estoient que Chi-
rurgiens, ce qu'aussi nous
confirme Cornelius Cel-
sus en la preface de son
liure; Et en ce temps-là,
c'est à dire du temps de
ces Anciens, on ne parloit
point de potions, il n'en

K ii

estoit aucun vſage, & on ne donnoit aucun médicament à prendre par la bouche, & ce fut longtemps apres que fut inventée la Medecine que Hipp. a appellé Clinice, laquelle guerit par diete & potions.

Depuis, Prodicus, Erasistrate, Serapion, Menodote, Tarentinus, Themison, Herophyle, & cent autres en ont changé les dogmes & la methode chacun ſelon la paſſion qu'il a eu d'y trouver ſa propre gloire.

Ainsi la Medecine a eu cent visages, & s'est pratiquée en vn temps d'une façon & en vn autre d'une autre. Mais il n'importe pas beaucoup de sçavoir de quelle maniere elle s'est pratiquée dans les siècles precedens, il suffit qu'aujourd'huy, au siècle où nous sommes, il est constant qu'elle se fait comme nous disons, à sçavoir que les Medecins traittent les maladies internes & les Chirurgiens les externes.

Ce n'est pas à dire pour-
tant , que ceux d'entre
les Medecins , qui ont la
louïable & genereuse am-
bition, de se perfectioner
en leur art , ne doiuent
s'instruire en toutes les
choses qui appartiennent
à la Medecine , & s'exer-
cer mêmes dans les ope-
rations, selon qu'en parle
Hipp. en sa loy , *Non ser-
mone tantum sed & opere
Medicum haberi conuenit*,
afin que s'il arriue qu'ils
soyent appelez , ils puis-
sent trauailler eux - mé-

de la Chirurgie. IIJ
mes en cas de necessité,
sinon, estre capables d'or-
donner ce qu'il faut faire,
& en dire les raisons & les
circonstances, car ce fe-
roit vne chose honteuse,
absurde & ridicule, qu'en
la presence du Medecin
le Chirurgien inst le dez,
discourust & parlaist do-
ctement, de la maladie &
de ce qu'il y faut faire, si
vne telle operation luy
est conuenable, si elle est
necessaire, si elle est pos-
sible, pourquoy & com-
ment il la faut faire, &

que le Medecin au lieu de donner son aduis sur la chose dont il s'agit, demeurast là comme vn stupide, n'ayant rien à dire, si ce n'est peut-estre, ie suis de l'avis de Monsieur.

Mais tout de bon, comment pourroit vn Medecin ordonner selon les regles de l'art & de l'experience touchant ce qu'il n'a iamais veu? comment pourroit-il prescrire ce qu'il ignore soy-même? il est donc

de la Chirurgie. 117
nécessaire que le Medecin , pour estre ce qu'il doit estre , soit exercé en toutes les parties de son Art. Mais on demande, operera-t'il luy-même ? & pourquoy non , dit *M. Riolan*, puis qu'*Hippocrate*, *Galien*, & mille Medecins illustres ont bien eux-mêmes operé de leurs mains. *Galien* satisfait à cette question au sixième de la meth. lors dit-il , que ie faisois la Medecine à Pergame, pource que là alors les

ouuriers n'estoient pas distincts & separez, j'operois moy-même, & n'estimois pas l'operation dérogeante à la dignité d'un Medecin, mais estant venu à Rome, où ie trouuay les ouuriers distincts, ie me contentay de prescrire. Voilà ce que dit Galien, sur quoy voicy ce que i'ay à dire.

Quoy que la Chirurgie aujourd'huy soit peutestre au plus haut point, & en l'apogée de la perfection, cependant si ia-

de la Chirurgie. 119
mais elle a eu besoin de
reformé, pour les grands
abus qui se commettent
en la réception de ses
Maistres, c'est en ce
temps icy, que la pluspart
des Lieutenans du pre-
mier Chirurgien du Roy,
par vne lascheté crimi-
nelle, reçoivent à la Maî-
trise toutes sortes de per-
sonnes pour de l'argent,
sans les interroger, &
quelque-fois sans les voir,
comme i'en ay fait ma
plainte en la lettre que
i'écrui l'année passée

120 *L'estat present*
à Monsieur Felix, Con-
seiller & premier Chirur-
gien du Roy, garde des
Statuts, Ordonnances &
Priuileges Royaux, sur
& concernans l'Art &
Estat de la Chirurgie éta-
blis dans tout le Royau-
me, & ne fera hors de pro-
pos d'inserer icy cette
lettre, par où on pourra
connoistre les abus que
ie remarque, ce qui con-
tribuëra à faire voir com-
ment à cause de ces abus,
il est plus necessaire que
iamais, qu'un Medecin
sçache

ſçache la Chirurgie, & ie
crois qu'il y a long-temps
qu'elle auroit perdu ſon
credit & ſa reputation, ſi
ce n'eult eſté qu'il ſ'eſt
toûiours rencontré quel-
ques Medecins ſcauans &
vertueux qui ont tenu
bon, & n'ont point de-
ſerté comme la pluſpart,
mais n'ayans rien eſtimé
de trop bas pour vn ſi
noble ſuiet qu'eſt le corps
humain, ny de trop diffi-
cil pour vne choſe ſi pre-
cieuſe qu'eſt la ſanté des
hommes, n'ont point fait

L

122 *L'estat present*
de difficulté de trauailler
eux-mêmes, & ainsi ont
toufiours instruit & fa-
çonné des successeurs, en-
tre lesquels aujourdhuy
paroist eminemment le
Sr. Jullet Me. Chirurgien
juré à Paris, chez qui &
par qui se fôt tous les ans
quantité de Cours en Chi-
rurgie, tant pour les
dissections anatomiques,
que bandages & toutes
fortes d'operations chi-
rurgicales, le tout dans la
plus haute perfection qui
se puisse voir, & en l'af-

fluence à chaque fois de plus de deux cens écoliers qui y viennent de tous les endroits du Royaume, ce qui est certainement vn des plus sensibles moyens par lesquels se maintient la gloire & l'éclat de la Chirurgie & de ses opérations. Voicy d'oc la copie de la lettre de questio.

MONSIEVR,

Après auoir employé le pouuoir dont vous m'auex honoré, d'examiner dans quelques Prouinces la maniere suiuant laquelle on

L ii

124 L'estat present
y exerce aujourd'huy la Chi-
rurgie, je viens encore vous
rendre conte des remarques
que j'y ay faites, comme par
mes precedentes je vous en
ay desja dit quelque chose :
Mais en verité, Monsieur,
si les tendresses paternelles de
Sa Majesté pour la vie de
ses peuples, & ses soins in-
fatigables pour le restablis-
ment de ces belles & de ces
utiles sciences que les desor-
dres de la guerre auoient aba-
tardies, ne soutenoient l'espe-
rance que j'ay, que vostre
vigueur & vostre Ministère

de la Chirurgie. 125
seront efficaces, je tiendrois le
mal absolument incurable, &
l'ignorance des uns & la re-
sistance des autres m'empes-
cheroient de vous faire la
peinture d'un desordre auquel
je ne verrois point de remede;
mais vostre nom qui presage
quelque chose d'heureux,
vostre prudence & vostre
zele appuyez sur une au-
thorité Souueraine, bannis-
sent toute ma crainte, & ne
souffrent pas que je doute de
la guerison d'un mal dont
vous entreprenez la cure, il
merite bien qu'une main

126 L'estat present
aussi sçauante & aussi ad-
droitte que la vostre l'entre-
prenne , puis qu'il s'agit de
la plus ancienne , plus as-
seurée , & plus necessaire
partie de la Medecine, aussi
bien que de celle qui a le
plus d'étendue , car il n'y a
que peu de personnes qui
employent les Medecins dans
leurs maladies , les pauvres
ne peuuent & n'osent pas
s'en seruir parce qu'ils sont
pauvres , & quelques-uns
des riches épouuentez par la
diuersité des opinions & des
débats qui naissent des con-

de la Chirurgie. 127
sultations des plus fameux
Medecins ; aiment mieux
s'abandonner aux soins ma-
ternels de la nature, qu'à des
avis qui se détruisent les uns
les autres, & qui font pa-
roistre par leur diuersité &
par leur opposition que ceux
qui en sont les auteurs ne
voyent gueres clair dans les
matieres qu'ils examinent,
mais, & le pauvre & le
riche s'ils ont quelque jambe
rompue ou quelque grande
blessure, ont recours au Chi-
rurgien, & si la chose le
merite, & qu'on en appelle

128 L'estat present
deux ou trois , tant plus ils
sont habiles & tant moins
ils ont de débat , le mal est
connu , il est sensible , il est
palpable , & comme on n'a
point de different touchant
les remedes qui en doivent
procurer la guerison , elle ar-
riue presque tousiours selon
l'esperance qu'on en auoit
conceuë , & c'est pourquoy
les Anciens apperceuans
qu'on rendoit la veuë à un
aueugle en abattant la ca-
taracte , la parole à une per-
sonne qui l'auoit perduë en
releuant les os du crâne , la

de la Chirurgie. 129
respiration à celuy que l'es-
quinance étrangloit en fai-
sant la laryngotomie, calmer
par la lithotomie l'atrocité
des douleurs du calcul de la
vescie, sauuer par l'operation
Cesarienne la mere & l'en-
fant, & produire de sembla-
bles merueilles, ont fait l'A-
potheose d'Esculape & de ses
pareils. Mais hélas ! quel-
le étrange Metamorphose a
changé ces Anciens demy-
Dieux en des ignorans &
des homicides ? combien ay-
ie veu de brutaux manier
avec des mains teméraires &

130 L'estat present
barbares les plus augustes
Mysteres d'une science qui
paroit si diuine, & faire
autant de bronchades que
de pas dans les cures qu'ils
entreprennent?

Tous ces malheurs sont en-
trez à la foule, lors qu'on a
commis la Surintendace de la
Chirurgie à des personnes qui
n'en connoissoient ny l'excel-
lence ny le prix, car lors que
la teste est en desordre, il
est bien difficile que le reste
du corps s'en exempte, &
les défauts dont les Mai-
stres d'une société sont at-

teints, se communiquent aisément à leurs inferieurs ; La pluspart des Lieutenans estans de même trempe que ceux qui les ont establis, se sont seruy de leurs charges comme de mains, pour amasser par un infame commerce des richesses iniustes & criminelles, ces charges qui deuoient estre la gloire de nos societez & l'azyle de la vie des hommes, ont amené bien souvent & la confusion dessus nostre corps, & la desolation dans les familles ;

On a, pour de l'argent, introduit dans nos Communautés des Aspirans de la Campagne, sans science aucune, sans experience aucune, & mêmes sans examen; on a donné de mêmes des Lettres de Maistrise à des personnes qui n'ont jamais fait d'Apprentissage, à des ignorans qui ne scauent par maniere de dire, ny lire ny écrire, & cette facilité de les obtenir, a fait que les jeunes gens ne se sont pas beaucoup souciez d'étudier pour acquérir
la

de la Chirurgie. 133
la science qui leur est neces-
saire. En conscience, Mon-
sieur, n'est-ce pas un desordre
épouvantable, de rendre ainsi
le meurtre legitime, de mettre
à la main de ces chaircutiers le
fer & le feu, & tous les
traits les plus redoutables de
la mort, & de leur donner
l'autorité, non seulement de
commettre des crimes impu-
nément, mais aussi le pouvoir
d'en demander encor la re-
compence, ainsi le mal a regné
depuis la teste jusqu'aux pieds
dans un corps où l'experience
& la probité jointes au sça-

M

134 L'estat present
voir, deuoient seules intro-
duire les personnes qui pre-
tendoient en estre les membres.
Arrestez donc vn abus si
prejudiciable à toute la socie-
té civile, acheuez vn si grand
& si salutaire ouurage : On
a tousiours crû le Soleil le
Dieu de la Medecine, parce
qu'il est le pere des Medica-
mens, & le nom de Phæbus
montre bien qu'on le tient
pour la lumiere de la vie,
faites que les rayons qui par-
tent de ce Soleil, Qui nec
pluribus impar, fortifient
par vostre Ministère la santé

de la Chirurgie. 135
de ses peuples; Faites sca-
voir au Roy que la correction
des maluersations qui se font
par tout au fait de la Chirur-
gie, est de la derniere impor-
tance, & que l'origine de tous
ces desordres, comme je vous
le feray toucher au doigt,
vient principalement de la
meschante conduite & de
l'ignorance de la pluspart des
Lieutenans, & partant que
tout le nœud de la reforme
ne consiste qu'à reprimer leurs
abus. Obtenez du Roy, qui
connoit vostre probité, que
sans forme de procez, vous

M ii

136 L'estat present
puissiez déposer ces preu-
cateurs, qui abusent de leur
charge au grand détriment du
public, & à la honte de la
profession, pour la remettre
entre les mains de personnes
& plus gens de bien, & plus
dignes d'un employ de cette
consequence, (car quelle appa-
rence que vous ayez autant
de procez qu'il y a de maluer-
sateurs dans le Royaume?)
& pour ce fait, que ceux qui
en sont pourueus rendront
conte de leur gestion à ces
Deputez Generaux que vous
enuoyez par les Prouinces,

ii M

Et qui vous doivent faire de
fidelles rapports de ce qui s'y
passe, afin que les reglemens
qui concerneront la Police
d'un Art si necessaire & si
important, puissent s'establi-
re & se maintenir par des Lieu-
tenans si capables & si bien
conduits, ainsi la Campagne
se peuplera sans peine de jeu-
nes gens remplis de capacité,
& d'envie de l'accroistre, en
appellant les Chirurgiens ex-
perimentez dans les affaires
importantes, & l'on verra
couler par tous ces moyens
comme par autant de canaux

138 L'estat present
animez, le sçauoir & la pro-
bité, & passer d'une teste si
pleine de lumiere, d'expe-
rience & de merite comme est
la vostre, jusqu'aux moin-
dres de ces organes qui sont
destinez pour la conserua-
tion de la vie de ce grand
corps de l'Estat.

Pour moy, si apres mon
rapport je pouuois encores
contribuër quelque chose pour
la perfection d'un si beau &
si salutaire dessein, je tien-
drois mes veilles & mes ex-
periences amplement recom-
pensées. Avec vostre permis-

III M

sion je saluë Monsieur vostre
Fils, digne Fils d'un si digne
Pere, & qui marche sur les
glorieuses traces que vous luy
marquez avec tant de repu-
tation, que je ne scay s'il n'ira
point plus avant que vous,
quoy que vous alliez plus
avant que tous les autres.
J'espere, Dieu aidant, de me
donner l'honneur de vous
voir dans peu de iours, &
vous diray quantité de parti-
cularitez que l'étendue d'une
lettre ne pouuoit pas aisément
souffrir, & en cette esperance
ie demeureray avec un pro-

140 *L'estat present*
fond respect, Monsieur,
Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur.

C'est là la lettre que
j'écrivis à Monsieur Fe-
lix, laquelle vous peut
avoir instruit de ce que
je me plains.

Pour reuenir donques
à nostre propos, voicy ce
que j'ay à dire apres Ga-
lien. Il dit, qu'exerçant
la Medecine à Pergame,
où les ouuriers n'estoient
pas distincts, il mettoit
luy-mesme la main à
l'œuvre, n'estimant pas

de la Chirurgie. 141
l'operation indigne d'un
Medecin, mais quand il
fut à Rome où il trouua
dit-il, *distinctos artifices*,
des ouuriers distincts &
separez, il se contenta
d'ordonner. Je dis moy
maintenant là dessus, lors
que ie suis mandé, peut-
estre à la Campagne, pour
voir quelqu'un qui a be-
soin de mon secours, &
là ie trouue, ie ne diray
pas *distinctos artifices*, mais
imperitos artifices, ie ne
trouue là que quelque
Chirurgien ignorant,

comme il n'y en a que
trop pour les raisons dont
ma lettre fait mention, ie
ne trouue là que quelque
Chirurgien de lettres ou
de corruption, point ou
peu versé dans le mestier,
qui n'a non seulement
aucune connoissance de
l'operation qui se trouue-
ra necessaire, mais même
ne l'aura iamais veu faire,
& si cette operation est
virgente, & que le mal
presse & demande vn
prompt secours, comme
l'étranglemét du boyau,

de la Chirurgie. 143
où desia le malade vomit
les excréments. Vne hæ-
morrhagie d'une artere
ouuerte, où le Chirur-
gien luy-même se trouue
bien empesché. Le crane
enfoncé sur la dure mere,
où le malade a perdu la
parole & est prest de
tomber dans les conuul-
sions de la mort. Quan-
tité de sang épanché dans
la poitrine, qui oste la
respiration & va suffo-
quer le malade s'il n'est
promptement secouru.
Vne gangrene qui va vi-

ste avec grandissime inflammation, & infinité de semblables accidens, où le patient & le Chirurgien même ont tous deux besoin d'assistance, moy Medecin, dois-je laisser perir le malade sous mes yeux faute d'être secouru ? ou puis-je le voir chaircutter mal à propos en gardant mon fast & ma Maïesté doctorale ? point du tout, Galien assurement ne l'eut pas fait, & ie serois blâmable & criminel si ie
le

le faisois, ie serois le témoin, i'assisterois, ou pour mieux dire i'authoriserois par ma presence vne méchante operation, ou vn estropiement, ou peut-estre vn meurtre, que si ie fais l'operation moy-même selon qu'elle doit estre faite *citò tutò & incundè* (car ie vous prie qu'est-ce qui m'auroit fait déchoir de mon droit, & peut-on s'imaginer qu'un homme n'ait pas la liberté de faire soy-même ce qu'il a droit de

N

146 *L'estat present*
commander à vn autre de
faire?) si ie traueille donc,
premierement j'instruis
vn ieune homme & luy
enseigne son métier pour
pouuoir seruir à d'autres,
qui est vn acte de chari-
té que personne ne peut
condamner, & de plus ie
soulage vn miserable,
i'appaise ses douleurs, ie
le retire du malheur peut-
estre de demeurer estro-
pié, ou de mourir, ou de
pis encore, ainsi ie le rends
à sa femme, à ses enfans,
à ses amis, à l'Estat & à

son Prince. Vous en direz ce qu'il vous plaira, mais se sont choses qui ne sont pas d'une petite importance.

J'estime de ce que j'ay dit cy-dessus, qu'il n'est pas mal-aisé de prononcer comme ie me le suis proposé, sur la jalousie qui se rencontre entre les Chirurgiens & les Apothicaires touchant la préseance, & de juger de quel costé l'avantage se trouve. Mais pour y proceder avec quelque ordre,

N ii

148 *L'estat present*
il faut supposer que la
noblesse ou prestance des
Arts & des sciences se tire
principalement, de leur
antiquité, de leur suiet,
de leur fin, de leur neces-
sité, & des merueilles de
leurs operations, dequoy
nous parlerons en peu de
mots.

Quant à l'Antiquité,
personne n'a iamais dou-
té que la Chirurgie ne
fut la plus ancienne par-
tie de la Medecine, car il
est croyable que la par-
tie de laquelle l'vsage est

de la Chirurgie. 149
plus frequent & plus ne-
cessaire à la vie humaine
a esté la premiere inuen-
tée & cultiuée, or qu'y
a-t'il de plus frequent
que les playes? qu'est-ce
qu'il y a de plus effrayant
que les fractures des bras
& des jambes? qu'est-
ce qui requiert vn plus
prompt secours qu'une
grande hæmorrhagie? n'y
a-t'il pas eu des guerres
des le commencement
du monde, & par conse-
quent des Chirurgiens?
Et quand mêmes les hi-

stoires ne feroient aucune mention de l'antiquité de la Chirurgie, il est tres-certain que la seule nécessité de son usage est vn argument assez puissant, mais inuincible & conuainquant, pour prouuer que depuis que le monde est monde & en tous les temps, il a fallu necessairement qu'il y eut des Chirurgiens.

Pline, de qui on disoit autre-fois par proverbe *mentitur sicut Plinius*, mille fois conuaincu de faux

de la Chirurgie. 151
pour auoir affecté des
choses inuentées, rares,
prodigieuses, & fabuleu-
ses, afin de plaire par la
rareté & sa façon d'écrire
diuertissante à ceux qui
verroient son histoire, a
dit, & notez qu'il est le
seul d'entre les Anciens
qui l'ait dit, par consé-
quent ce n'est pas chose
fort certaine, que la Me-
decine a esté exilée de
Rome par l'espace de six
cens ans, mais quand ce
qu'il a dit seroit aussi vray
qu'il est faux, ce que ie

pourrois faire voir & par
raisons, & par authoritez,
& même par la computa-
tion des temps, si ie vou-
lois parcourir les aages
des Empereurs, depuis
que Rome a esté bastie
jusqu'au temps de la nais-
sance de la Medecine, &
lors qu'elle y fut receuë,
quand dis-je, cet illustre
menteur auroit dit vray
touchant cet exil, ce que
ie n'auouë pas, neant-
moins on ne peut pas dire
qu'il en ait esté de même
de la Chirurgie, de la

de la Chirurgie. 153
quelle il estoit impossi-
ble de se passer dans vne
grande ville comme Ro-
me, ie ne diray pas l'espa-
ce de six cens ans, mais de
six cens heures, ce que ie
pourrois facilement iusti-
fier par l'exemple de Pa-
ris, où tous les iours, c'est
bien encore moins, cet-
te necessité se rencontre.
Archagatus fut chassé, ce
dit-on, pour sa cruauté,
c'est vn à sçauoir, & outre
ce que i'aurois à dire là
dessus, *A singulari non con-
cluditur vniuersaliter.*

Quant à la Pharmacie, elle n'a proprement eu commencement que du temps d'Hipp. lequel a joint à la diete les potions & les medicamens composez. Les Apothicaires qui veulent se flatter, ou ceux qui veulent flatter les Apothicaires sur l'Antiquité de leur Art, alleguent ordinairement le trentième chap. de l'Exode, où Dieu commanda à Moïse d'oindre le Tabernacle d'assignation & l'Arche du Témoignage,

d'une huile sainte faite de myrrhe, canelle, & autres aromats infusez en huile d'oliue, mais cela n'estoit qu'un parfum, & même en cet endroit il est dit, que cette huile se feroit pour l'onction sainte en oignemēt mixtionné par art de Parfumeur ; vous voyez donc qu'en cela la Pharmacie n'a aucune part.

Ils aioûtent le commandement que Ioseph fit à ses seruiteurs Medecins, au cinquantième

156 *L'estat present*
chapitre de la Genese,
d'embaumer son pere,
cela ne fait rien encore
pour prouuer l'antiquité
de la Pharmacie, c'estoit
seulement vne coustume
entre les Anciens de fai-
re embaumer les corps
morts des Rois & autres
grands Seigneurs, comme
cela se pratique encore
aujourd'huy ; que s'il y a
quelque auantage à tirer
de là , ce seroit plustost
au profit de la Chirurgie
que de la Pharmacie , car
ce sont les Chirugiens
qui

qui embaument les corps
& non pas les Apothé-
caires, & mêmes aujour-
d'huy ils ne les voyent
pas seulement, mais ne
font que mettre les Aro-
mats en poudre selon
qu'il est ordonné, & les-
quels ils peuvent enuoyer
par vn seruiteur ou vne
seruante, pour estre iceux
employez & mis en œu-
vre par les Chirurgiens,
pour quoy executer est
nécessaire d'ouurir le ca-
daure, vuidier le cerueau
& les entrailles, préparer

O

le corps mort & acheuer
toutes les operations d'un
embaumement, & en ef-
fet, quand il est dit que
Ioseph commanda à ses
Medecins d'embaumer
son pere, cela certaine-
ment veut dire à ses Chi-
rurgiens, car en ce temps
là, il n'y auoit point d'au-
tre Medecin que les Chi-
rurgiens, on ne parloit
alors ny de Pharmacie, ny
d'aposemes, ny de juleps,
ny de pilules, ny de ta-
blettes, ny de semblables
choses dont aujourd'huy

les boutiques des Apothicaires sont pleines, d'embaumement doncques prouue plûtoſt l'antiquité de la Chirurgie que de la Pharmacie, car ie vous prie, eſt-il beſoin d'eſtre Apothicaire pour mettre en poudre du ſtorax, de la myrrhe, du benjoin, & ſemblables Aromats? *Ritus ſuit antiquus*, c'eſtoit ſeulement vne coſtume des Orientaux, & vouloir prouuer par là l'antiquité de la Pharmacie, c'eſt de même &

160 *L'estat présent*
moins encore que si ie
voulois prouuer l'Anti-
quité de la Chirurgie par
la circoncision.

Les Apothicaires vont
encores chercher le cha-
pitre vingtième du secōd
liure des Rois, où il est
dit, qu'Esaye fit mettre
des figues seches sur l'ul-
cere d'Ezechias & il gue-
rit, ie voudrois demander
si cela prouue en façon
quelconque l'antiquité
de la Pharmacie, & si ce
passage ne fait pas encore
plustost pour la Chirur-

de la Chirurgie. 161
gie, laquelle a pour obiet
le traitement des vlce-
res, & tout le temps, com-
me fit Ezechias que l'on
s'est seruy des choses sim-
ples & comme la nature
les produit pour la gueri-
son des maladies, vous
comprenez facilement que
c'est sur & tant moins de
l'antiquité de la Phar-
macie.

Je ne sçay ce que vous
direz de l'argument d'un
celebre Medecin, lequel
pour prouuer que la Phar-
macie est plus ancienne

O iii

162 *L'estat present*
que la Chirurgie, dit que
les plantes, animaux, &
mineraux, ont esté créez
plustost que l'homme
même, d'où ie crois qu'il
veut inferer que la Phar-
macie est plus ancienne
que le Pharmacien, c'est
vne fort belle pensée.

Le suiet de la Chirur-
gie, pour venir au second
point, c'est le corps hu-
main ; Or comme l'ame
de l'homme est la plus
noble de toutes les formes
du monde, aussi faut-il
croire que le corps de

¶ Q

l'homme qui est le domicile de cette ame, est le plus noble de tous les corps. Je te celebreray, dit le Prophete Royal, de ce que i'ay esté fait par si estrange & si émerueillable maniere, l'agement de mes os ne t'a point esté caché, lors que i'ay esté fait en lieu secret, & façonné comme de broderie és bas lieux de la terre.

Mais nous ne pouuons connoistre cet artifice, ou decouvrir cette rare com-

position pour en admettre les merueilles, nous ne pouuons voir cette broderie & ce bel agencement des os sans la main du Chirurgien, qui sçait par vne methodique & industrieuse dissection, separer les parties de ce bastiment, sans les déchirer ou confondre.

Le Chirurgien donc traueille sur le corps humain comme estant son propre suiet, tant pour en prendre soy - mesme la connoissance dont il a

besoin pour exercer la profession, que pour la communiquer aux Medecins, & non seulement pour cela, mais aussi c'est son propre sujet, pource qu'il le traite de toutes les maladies externes qui luy surviennent, & que c'est sur iceluy qu'il fait ses operations.

Pour ce qui est du sujet de l'Apothicaire, il est double, l'un commun & l'autre propre, le commun est le corps humain, lequel est son sujet cor

me il l'est d'un cuisinier
qui fait des bouillons &
des ragoûts pour le corps,
comme il l'est d'un bou-
lenger qui fait du pain
pour nourrir le corps,
comme il l'est d'un ma-
çon qui fait une maison
pour contre-garder le
corps des iniures de l'air,
comme il l'est d'un cha-
pelier qui fait un chapeau
pour la conseruation du
corps, comme il l'est d'un
cordonnier qui fait des
souliers pour la santé du
corps, comme il l'est d'un

meneuifier qui fait vn fauteuil pour reposer le corps, bref comme il l'est presques de tous les artisans, desquels le suiet commun est le corps humain, pour la conseruation duquel ils trauaillent tous, ainsi l'Apothicaire compose des medicamés, pour guerir & conseruer le corps, lequel est son suiet commun avec les autres artisans.

Quant à son suiet propre & particulier, c'est le medicament simple, com-

168. *L'estat present*
me le suiet propre & par-
ticulier d'un cuisinier
c'est la viande & de quoy
l'assaisonner, d'un bou-
lenger le grain, d'un ma-
çon la pierre, d'un chape-
lier l'agneau, d'un cor-
donnier le cuir, d'un me-
nuisier le bois, ainsi d'un
Apothicaire ce sont les
plantes, les animaux &
les mineraux, lesquels il
doit preparer deuëment
& conuenablement selon
les ordonnances des Me-
decins & des Chirurgiens.
Mais encor vn coup, le
suiet

suict du Chirurgien c'est
le corps humain, c'est son
suict propre & particu-
lier, c'est le suict sur le-
quel il travaille tres-im-
mediatement & mort &
viuant, ce qui fait que se-
lon la dignité & noblesse
de ce suict, la Chirurgie
est plus noble que ces au-
tres professions, lesquelles
travaillent pour le corps,
mais le Chirurgien travail-
le sur le corps, le corps dit
l'Escripture est plus que le
vestement, or si l'or, si la
foye, si les pierrieres, si les

P

170 *L'estat present*
medicamens, si vous vou-
lez, sont quelque chose de
noble & de précieux; cō-
bien plus le sera le corps,
pour qui toutes ces cho-
ses ont été faites & créées.

*Propter quod unum quodq;
tale & illud magis.*

Passons à la considéra-
tion de la fin de la Chi-
rurgie & de la Pharmacie.

La fin de la Chirurgie
c'est la santé, *O sanitas tu
maximum hominibus bonum!*

Toutes ces menuës que-
stions, à sçavoir si la santé
est la fin de la Chirurgie

pource qu'elle ne la peut
pas tousiours obtenir, si
les operations en sont la
fin, s'il y a vne fin de la
Chirurgie & vne du Chi-
rurgien, si la santé est vn
effet de l'art ou de la na-
ture, tout cela n'est que
brouiller le papier, &
comme on dit, amuser le
tapis, disons positiuement
que la santé est la fin de la
Chirurgie, c'est à dire le
but que le Chirurgien se
propose en trauaillant, &
qu'il obtient autant qu'il
est possible.

Or qu'est-ce qu'il y a de plus precieux que la santé ? c'est ce qu'il semble que Socrate ait entendu, quand il a dit que la meilleure de toutes les choses du monde est la santé, secondement la beauté, & puis les richesses, où vous voyez qu'il donne la prerogative à la santé, & que c'est elle qui mene la bande.

*Si ventri bene, si lateri est
pedibusq; tuis, nil
Dinitia poterunt regales ad-
dere majus.*

Tout le monde s'est
efforcé à exalter cette
santé, Orphée, Menard,
Theogene, Diogene, Pla-
ton, Erasme, ce n'est pas
jusqu'à Caton, tout criti-
que qu'il ait esté, qui ne
s'en soit mêlé, & peut-
estre que Pythagore a en-
chery par dessus tous, puis
qu'il a esté le premier qui
a finy toutes les lettres en
disant *Vale*. Qui vou-
droit s'occuper à faire des
leçons seulement sur ce
mot, y trouueroit de la
matiere pour toute sa vie,

174 *L'estat present*
puis qu'un Professeur Al-
leman a fait 40. ans de le-
çons sur ces quatre mots,
Vita brevis, Ars longa.

Quant à ce qui est de
la fin de la Pharmacie, de
même qu'en icelle il y a
double suiet, le commun
qui est le corps humain,
commun à tous les arti-
sans, & le propre qui est
le médicament simple,
comme j'ay dit cy-dessus,
ainsi y a-t'il double fin,
l'une commune qui est de
contribuer à la santé des
hommes en composant

les medicamens, & l'autre propre & particuliere qui est de composer ces medicamens, pour quoy faire est necessaire que le Pharmacien connoisse les simples par vne science exterieure & sensible seulement, pour les élire, preparer & mixtionner selon les ordonnances des Medecins & des Chirurgiens.

Je laisse donc à penser, qui est le plus noble ou celuy qui ordonne ce medicament, & a vne connoissance entiere & par-

176 *L'estat present*
faite de ses vertus, ou ce-
luy qui le compose seu-
lement & ne le connoit
qu'exterieurement & su-
perficiellement.

Et icy peut-on remar-
quer en passant que c'est
avec justice que M. du
Renou se plaint de cer-
tains Apothicaires qui
font les Medecins, &
n'ont qu'une science ex-
terieur & superficielle
des medicamens, & quand
bien ils l'auroient toute
entiere, quelle assurance
peut-on prendre de leurs

remedes, veu qu'ils n'ont aucune connoissance des maladies, & ne sçauent comment il faut prendre les indications curatiues d'icelles, que l'on doit tirer des choses naturelles, non naturelles & contre nature ?

Cependant, ie ne sçay par quelle extrauagance, ou plutôt par quelle brutalité, la plupart des gens dès qu'ils tombent malades, d'abord courent à l'Apothicaire, qui ne manque pas, tout coup

vaille, d'enuoyer aussitost ou d'apporter luy-même vne potion cordiale, c'est ordinairement par où il debute, en suite quelques lauemens, pour des syrops & des juleps cela ne manque pas, & cinq ou six iours écoulez, il fait appeller le Medecin, qui trouue vn regiment de bouteilles sur vne table & n'en dit mot pour certaines raisons, ce qui pourrant est vn grand abus, car puis que la Pharmacie est sujette à la Me-

decine, & qu'elle a pour
obiet le medecament seu-
lement, & pour but & fin
vne bonne & deuë prepa-
ration d'iceluy, des que
le Pharmacien, dit M. du
Renou, ose passer outre,
il veut qu'on le tienne
pour vn empoisonneur &
pour vn charlatan.

Il aioûte qu'il en a veu
plusieurs en France, qui
par douces paroles attrap-
pēt des femmelettes, prin-
cipalement, dit l'auteur,
celles qui ont dequoy, en
leur promettant des me-

180 *L'estat present*
decines agreables, aisées
à prendre & d'une mer-
veilleuse vertu, & c'est
peut-estre une de leurs
ruses qui fait qu'on les re-
cherche d'abord.

Il y en a d'autres qui
s'insinuent adroitement
dans les maisons; si l'on
vient querir dans leurs
boutiques quelque once
de syrop, ils vous deman-
deront gracieusement &
doucement, qui est-ce qui
est malade chez vous? &
leur estant répondu c'est
un tel, alors encherissans
sur

sur l'agreabilité, permettez moy ce mot & cestuy-cy encore, Vramment disent-ils, il est de mes amis, je connois son temperament, le syrop que vous demandiez ne luy est pas si propre que celuy que je m'en vay vous donner, tenez, faites luy mes baise-mains, & je ne manqueray pas de l'aller voir, tellement que. Bon voyage.

Il y en a d'entr'eux, dit encor cet Auteur, qui surprennent par leurs artifices, mêmes des Sena-

Q

182. *L'estat present*
teurs & des gens prudents
& de condition, *Magna-*
res etiam decipiuntur, car ils
contrefont les Medecins,
touchent le pouls, regar-
dent l'urine, parlent com-
me ils l'entendēt des cau-
ses des maladies, de leurs
signes, de leurs sympto-
mes, & de leur curation,
disent cent sottises & ain-
si sans conscience jettent
leur faucille en la mois-
son d'autrui, & exercent
la Pharmacie frauduleu-
sement au grand détri-
ment du public. Voicy

les termes de l'Auteur,
Impie suam falcem inmit-
tunt in Medicorum messem
& iniquissime Pharmaciam
exercent, maximo mortalium
damno.

En fin M. du Renou
 dit, que ceux-là sont in-
 dignes du nom d'Apothi-
 caire, qui par fraude, par
 jactance, par promesses
 vaines, par flateries, & par
 mensonges, abusent de la
 simplicité des gens, & ce-
 pendant ne laissent pas,
 dit-il, de leur vuider le
 gouffet.

Q ii

Si les malades de qui
ie parle, auoient l'esprit
d'enuoyer d'abord cher-
cher vn Medecin, il ne
leur en coûteroit pas le
quart & feroient mieux
seruis, pourueu que ce ne
soit pas de ces Medecins
Apothecairistes, qui em-
ploient deux pages pour
vne ordonnance, & si ce
n'estoit qu'ils abbreuent
les mots, il y en auroit
plus de trois, car ils font
vn grand ramassis de dro-
gues, où il est impossible
qu'il n'y ait de la confu-

de la Chirurgie. 185
sion, *Frustrà fit per plura
quod potest fieri per pauciora
& a què bene.* C'est en vain
qu'on fait avec beaucoup
d'ingrediens ce qu'on peut
faire avec moins, & non
seulement en vain, mais
quelque-fois plus mal, car
dans vn grand nombre il
y a souuent de la contra-
riété, comme il arriue
en certaines compositiōs
dans lesquelles on fourre
des medicamens qui ont
des qualitez directement
opposées, les vnes pour
incrasser, les autres pour

Q iii

186 *L'estat present*
subtiliser, ce qui est grandement ridicule. Ainsi
au looch de pincis, comme vous le lisez en la paraphrase de M. Bauderon, les gommès & l'amidon y sont mis pour incrasser, & le capillus veneris, l'iris, & les amèdes ameres pour atténuer les matières crasses, sçavoir si en ce looch les incrassans permettront que les atténuatifs fassent leur opération, & si les atténuatifs permettront aux incrassans de faire la leur.

iii 9

Ce n'est donc de ces
grands recipez que fast &
que vanité, & non seu-
lement ces Medecins se
plaisent à faire des gran-
des ordonnances, mais de
plus ne manquent iamais
au sortir de chez le mala-
de, d'aller à chaque fois
écrire chez l'Apothicaire.

○ Pour moy, ie ne vay
pas si viste en besogne, ie
suis du nombre de ceux
qui prennent pour leur de-
vise, *Festina lentè. Qui va
piano va sano*, vne douce
allure ne sçait que c'est de

188 *L'estat present*
broncher, le sage ne precipite rien, *Cunctando restituit rem*, il n'est pas toujours question d'ordonner, quelque-fois en ne rien faisant on aduance beaucoup, i'ay appris de feu M. Poilblanc & de plusieurs excellens Medecins, que leur plus beau secret c'estoit de temporiser, & de bien obseruer les mouuemens de la nature, *Quo natura vergit*, c'est Hipp. qui parle, *educenda est*, on n'a pas plûtost commis vne faute, en

voulant faire Jaques le
vaillant, qu'aussi-tost le
repentir suit, & bien sou-
vent en Medecine de mé-
me qu'à la guerre il n'est
pas permis de faillir deux
fois.

Mais ie ne m'auiſe pas
que ie ſuis hors de mon
chemin, ie m'en ſuis éloi-
gné ſans y penſer, ie ne
croyois que toucher en
paſſant quelques plaintes
que M. du Renou fait
de certains Apothicaires,
mais comme vn abyſme
appelle vn autre abyſme,

190 *L'estat present*
ie suis insensiblement
tombé sur le chapitre des
Medecins, ce qui m'a en-
cor vn peu détourné ; or
afin de poursuiure ce que
i'ay commencé, finissons
cette digression, & repre-
nons le fil de nostre dis-
cours ; Nous auons parlé,
s'il m'en souuient, de l'an-
tiquité, du suiet, & de la
fin, disons maintenant de
la necessité de la Chirur-
gie & de la Pharmacie.

Il y a trois sortes de ne-
cessité, la premiere est ab-
soluë comme la chaleur

de la Chirurgie. 191
au feu, l'immortalité à
l'ame de l'homme, la se-
conde pour estre & vi-
ure, comme le boire & le
manger aux animaux, &
la troisieme pour estre
mieux comme les reme-
des, les habits & autres
choses semblables.

C'est de cette derniere
nécessité qu'il est icy que-
stion, voyons donc quelle
est la plus nécessaire à l'u-
sage de l'homme, la Chi-
rurgie ou la Pharmacie.

Il y a des Arts qui ne
sont pas nécessaires d'une

nécessité nécessitante, cō-
me on parle, tels que sont
ceux des orféures, des pa-
tissiers, des point-cou-
piers, des passementiers,
des orlogeurs, & sembla-
bles, car ie vous prie, est-
ce vne nécessité nécessi-
tante, puis qu'il faut ainsi
parler, d'auoir vn mo-
nacho ou vne bague au
doigt ? ne scauroit-on se
passer de patisserie, qui
est ordinairement ce que
les Medccins défendent ?
est-ce vne nécessité d'a-
voir vn coler ou vne cor-
nette

nette de point - coupé ?
faut - il necessairement
auoir du passément sur
son habit, ou vne mon-
tre sur soy ? je m'en rap-
porte.

Or pour en venir à la
Pharmacie, qui est la ma-
tiere que nous traittons,
si les Medecins vouloient
ne se seruir que de reme-
des simples, comme du
temps d'Ezechias, &
comme on l'a fait encore
long-temps depuis, se-
roit-ce vne necessité ne-
cessitante qu'il y eut des

R

Apothicaire ? il se voit bien souuent qu'une petite herbe toute simple fait ce que les precieux & élabourez medicamens d'un Apothicaire n'auoient sçeu faire.

On veut persuader que les medicamens qui viennent des Indes, ou de plus loin encores, si vous voulez, sont bien plus excellens que les autres, cependant nous voyons souvent que les choses qui se trouuent facilement, & qui sont dans nos jardins,

de la Chirurgie. 195
font encore plus de mer-
veilles; Galien n'a-t'il pas
écrit, *De remedijs paratis
facilibus*? Item *De medica-
mentis que ad manum sunt*?
cette difference de reme-
des pour vne même ma-
ladie qui se trouue d'or-
dinaire dans les auteurs,
Pro gregarijs, & en suite
pro ditioribus, n'est-elle pas
ridicule? car ne sçauoit-
on guerir vn riche aussi
bien qu'un pauvre à peu
de frais? il s'est trouué
plusieurs excellens Me-
decins, M. de Mayerne

R ii

en estoit vn, qui ont confessé d'auoir appris des femmes & des païsans quantité de bons remedes simples pour diuerses maladies, & qui meritoient d'estre mis dans leurs liures.

Arnould de Villeneuve dit, que là-où on peut auoir des remedes simples, c'est vne fraude de se seruir de composez.

On lit de Neron, lors qu'il estoit vn peu plus honeste homme qu'il n'a esté depuis, qu'il fit vne

loy à Rome que personne
n'eust à se seruir d'autres
drogues que de celles du
païs, tant par ce qu'elles
conuenoient mieux à la
nature d'un chacun, que
pour ce qu'elles estoient
plus fraiches, mieux choi-
sies, & se pouuoient auoir
avec moins de peines,
moins de frais, & moins
de peril, que celles qui
venoient de loin, lesquel-
les estoient la plupart
suspectes, souuent sophi-
stiquées, & point du tout
receuables, pour auoir

R iii

esté moisies ou mouillées
au fonds d'un navire, cor-
rompues de vielleſſe, ou
cueillies mal à propos,
par exemple, la coloquin-
te cueillie deuant ſa ma-
turityé eſt extrêmement
nuifible, & celle qui
croiſt toute ſeule eſt un
venin, l'agaric maſſe eſt
mortifere, le viel eſt fort
dangereux, il y a peu de
ſcammonée qui ne ſoit
faulſifiée, & de la rhubar-
be, par le trou qui eſt à
chaque morceau, on en a
tiré tout le meilleur de-

de la Chirurgie. 199
vant qu'elle vienne en
France.

Mais quelle nécessité
y a-t'il d'vser des choses
qu'on ne connoit point,
& ne pas s'occuper à cer-
cher les bons remedes qui
viennent chez nous?

Vous voyez donc la
nécessité de la Pharmacie
bien affoiblie, car si ce
n'estoit les grandes pré-
parations & les corre-
ctions qu'il faut apporter
à ces drogues qui vien-
nent de loin, & qu'on ne
se seruiſt que des choses

200 *L'estat present*
qui nous sont familiares,
& qui viennent en nos
climats, la Pharmacie ne
feroit ny si empeschée ny
si necessaire, je ne dis pas
absolument qu'elle ne
soit necessaire, quand
mêmes on ne se seruiroit
que de remedes dome-
stiques, mais ce seroit si
peu de chose qu'une fem-
me en pourroit venir à
bout, ou l'Autheur de
l'Apothicaire charitable
se trompe, quoy qu'il en
soit, on ne peut pas dire
qu'elle soit necessaire à

l'égal de la Chirurgie, & la Medecine même y perdrait son procez, car souvent la nature seule guerit les maladies internes, elle cuit l'humeur morbifique, & estant cuit elle le pousse hors, de sorte qu'elle fait tout, Je confesse bien qu'il y a quelque-fois du danger à la laisser sans secours, mais cependant nous voyons souvent des païsans & autres personnes releuer de grandes & facheuses maladies sans assistance de Medecin.

Or quant à la Chirurgie elle est necessaire, disons encore vn coup, d'une necessité necessitante, car si vn os disloqué n'est remis par vn Chirurgien, si les corps estranges ne sont tirez hors par vn Chirurgien, si les os rompus ne sont rétablis à leur intégrité & à leur égalité par vn Chirurgien, c'est en vain que la nature travaillera, & le principe de la guerison dépend non pas de la nature comme aux maladies internes, la-

de la Chirurgie. 203
quelle par sa chaleur re-
duit la vertu des medi-
camens de puissance en
effet, mais de l'Art, c'est
à dire de la Chirurgie.

Reste que nous ache-
vions par les merueilles
de leurs operations.

Les operations de la
Pharmacie sont de plu-
sieurs sortes, lesquelles on
reduit à trois en general,
à sçavoir Election, Pre-
paration, & Mixtion des
medicamens. Disons-en
quelque chose succincte-
ment pour ne condam-

204 *L'estat present*
ner personne sans l'auoir
oüy.

L'Electiō des medicamens simples se prend ordinairement de leur substance, de leur quantité, de leur qualité, de leur action, de leur situation, & de leur temps.

Quant à la substance, il y en a qui sont meilleurs s'ils sont d'une substance crasse, d'autres s'ils sont d'une substance tenue, quelques-uns sont preferables d'une substance dense, d'autres d'une

d'une rare, il y en a que
la legereté recommande,
d'autres la pesanteur,
quelques-uns la friabili-
té, quelques autres la len-
teur, aucuns doiuent estre
glutineux, d'autres fluxi-
les, les vns aspres, les au-
tres polis, les vns mols,
les autres durs.

Quant à la quantité,
elle sert aussi à l'élection
des medicamens, cette
quantité est ou grande,
ou mediocre, ou petite,
& ainsi il y a des choses
où les grandes sont meil-

s

206 *L'estat present*
leures , d'autres où les
moyennes, d'autres où les
petites. Mesué dit, que
des medicamens qui sont
bons les petits sont meil-
leurs que les grands , &
des mauuais les grands
sont moins mauuais que
les petits.

Pour ce qui est des qua-
litez pour l'élection des
medicamens, les Pharma-
ciens n'entendent que les
qualitez externes & sen-
sibles , & icelles dépen-
dent de la veüe, de l'ouïe,
de l'odorat, du goust, &

du tact, & ainsi il con-
noissent les medicamens
par leur couleur, odeur,
saveur, son, & qualitez
tactiles.

Quant à l'action des
medicamens, il semble
que les Pharmaciens ne
s'en doiuent pas mettre
beaucoup en peine, leur
charge les obligeant plu-
stost à sçauoir quelles
marques doit auoir vne
bonne rubarbe, vne bon-
ne scammonée, qu'à iu-
ger s'il vaut mieux se ser-
vir de l'un que de l'autre.

La situation sert aussi pour l'élection des medicamens, icelle comprend tant le lieu où ils naissent, que le voisinage, le lieu où ils naissent ne donne pas seulement aux plantes vn bon accroissement mais aussi, ce dit-on, leur imprime vne certaine vertu particuliere, comme au stoechas d'Arabie, à l'epithyme de Candie, par le lieu aussi on peut entendre le lieu où il les faut mettre pour les conseruer, le voisinage con-

tribué aussi à l'élection
des medicamens , car
les plantes excessiue-
ment chaudes sont pires
de celles qui augmente-
roient leur chaleur , ainsi
la scammonée pres de l'e-
sula n'est pas bonne.

En fin le temps sert
à l'élection des medica-
mens , car il y a de l'im-
portance à cueillir les
plantes en leur temps &
en leur saison , ou durant
vne constitution de l'air
belle , ou venteuse , ou
pluueuse , il faut sçauoir

S iii

210 *L'estat present*
aussi combien de temps
ils peuuent estre gardez
en leur vigueur, si bien
qu'il y a le temps de la
cueillette, & le temps de
la conseruation, le pre-
mier regarde principale-
ment les plantes, quelque
peu les animaux, & fort
peu les minéraux, le
second regarde tous les
trois.

Les Pharmaciens donc
doiuent considerer les di-
uers temps pour le choix
des herbes, des racines,
des fleurs, des semences,

des fruits, des bois, des écorces, des fucs, des liqueurs, des resines, des gommes, & de toutes les choses qu'ils mettent en usage.

Parlons de la preparation, qui est vne artificielle reduction des medicamens a estre rendus propres, ou pour l'usage ou pour la composition, c'est à dire, ou plus doux ou plus puissans, ou plus agreables, ou plus salubres, ou plus miscibles; & pour le dire en peu de

mots, meilleurs pour s'en
seruir & en vser, ou meil-
leurs pour en faire des
compositions, car il y a
certaines choses qu'on
prepare pour en vser aussi
tost, & d'autres pour en
composer des remedes.

Item la preparation
sert, ou pour corriger
quelque mauuaise quali-
té, ou pour en decouvrir
vne cachée, ou pour en
acquérir vne nouuelle.

Or en general la pre-
paration des medicamens
se fait par addition ou

par détraction de la substance, ou de la faculté, ou de tous deux ensemble.

Et en particulier elle se fait par trituration, cribration, dissolution, remollition, induration, liquation, calefaction, exsiccation, humectation, infusion, nutrition, expression, confrication, extraction, distillation, coction, despumation, clarification, aromatization, coloration, exception, formation, sigilla-

214 *L'estat present*
tion, reposition, conser-
vation, confection, pu-
trefaction, frixion, assa-
tion, vltion, extinction,
éuaporation, purgation,
ablution, elixation, cor-
rection, augmentation,
diminution, transfusion,
alteration, dissipation,
rarefaction, ébullition,
inspissation, reuerbera-
tion, dulcoration, info-
lation, digestion, mace-
ration, fraction, ferment-
ation, circulation, cor-
rosion, immersion, irri-
gation, cinefaction, af-

de la Chirurgie. 215
cenfio, defcenfion, afper-
fion, rectification, coho-
bation, puluerifation, re-
folution, coagulation, fo-
lution, exhalation, fil-
tration, fublimation,
torrefaction, fixation,
calcination, fumigation,
congelation, precipita-
tion, ftratification, amal-
gamation, percolation,
fufion, mondification,
excoriation, excortica-
tion, trajection, defæca-
tion, & autres qui me font
échappées de la memoire.
Enfin difons quelque

216 *L'estat present*
chose de la Mixtion des
medicamens. De même
qu'un Architecte qui
veut bastir choisit pre-
mierement les meilleurs
materiaux qu'il peut, &
puis les prepare selon
qu'il le iuge necessaire, &
enfin les agence & assem-
ble pour en faire un edi-
fice ; Ainsi un Apothé-
caire qui veut composer
un médicament, choisit
les simples les plus entiers
& perfectionnez qu'il luy
est possible, les prepare en
diuerfes manieres comme
vous

vous venez d'ouïr, & enfin les assemble pour en faire les mixtions & les compositions.

La mixtion donques est vn mélange de plusieurs choses ensemblement alterées, pour laquelle executer il faut premierement que les choses soyent miscibles, afin qu'elles se puissent mêler, & ainsi faut fondre ce qui doit estre fondu, pulueriser ce qui doit estre puluerisé, brûler & calciner ce qui est dur, ou

T

218. *L'estat present*
preparer le medicament
de quelque autre façon.

Secondement il faut
que les choses qu'on mé-
le soyent mutuellement
actiues & passiuës , c'est
à dire , puissent agir les
vnes contre les autres, le
sec consumer l'humide,
l'humide humecter le sec,
sans cette mutuelle action
& passion les medica-
mens les plus mols ne
sçauroient estre mélez,
comme l'eau avec la the-
rebentine.

Et finalement l'une

de la Chirurgie. 219
des choses mêlées ne doit
pas excéder l'autre déme-
surément.

Les raisons pour les-
quelles il faut mêler les
medicaments sont plu-
sieurs, & premierement
c'est pour auoir des re-
medes en tout temps, &
lors que les simples ne se
trouuent plus, plusieurs
ne pouuans estre conser-
uez en leur force & vi-
gueur tout le long de
l'année. En apres la mix-
tion & composition des
medicamens sert pour les

T ii

maladies compliquées, en la curatiō desquelles faut auoir égard à plusieurs fins, à toutes lesquelles vn simple médicament ne scauroit viser. Elle sert aussi pour corriger quelque mauuaise qualité. Item elle est necessaire, à cause de la situation & de la noblesse des parties, la situation demandant quelque vehicule pour porter & conduire la vertu du remede à la partie affectée, & la noblesse de la partie quel-

que corroboratif pour la fortifier. Enfin il faut mêler les medicamens pour la satisfaction du malade, car il y en a que si on ne leur déguise le goust, l'odeur, & même la couleur des medicamens, ils n'en veulent point vser, il leur faut, comme dit M. du Renou, des remedes de velours tirez de la gibe-riere d'un charlatan, qui leur en fasse payer bien cherement la façon.

Mais quoy qu'il en soit, pour complaire aux

malades, on aromatise les
medicamens, on les dul-
core avec sucre ou miel,
on clarifie & colore les
potions pour plaire mê-
me à la veüe, de peur que
l'imagination venant à
jouer son jeu, ne fasse sa-
vourer aux delicats deux
fois vn même medica-
ment, vne fois en le pre-
nant & vne autre-fois en
le vomissant.

J'ay bien voulu passer
vn pinceau leger & tirer
quelque crayon de la
Pharmacie, afin que vous

III T

en peussiez juger en quel-
que façon, & c'est pour
ce suiet que i'ay fait men-
tion d'un grand nombre
de ses operations, quoy
qu'il s'en faille peu qu'un
cuisinier n'en puisse dire
autant, lesquelles comme
i'ay dit, se reduisent tou-
tes à ces trois, Election,
Preparation & Mixtion.

Celles de la Chirurgie
se reduisent de même à
trois, à sçavoir joindre le
séparé, separer le conti-
nu, & extraire le super-
flu, que les Grecs ont ap-

224 *L'estat present*
pellé fynthese, diærese,
& exærese, le Chirurgien
ioint le séparé, en remet-
tant vn os rompu ou dé-
mis, en consolidant vne
playe, en reparant vn bec
de lieure, il separe le con-
tinu en ouurant vne veine
ou vn abscez, en coupant
vn fixième doigt, en am-
putant vn membre spha-
celé, il extrait le superflu
en tirant les corps étran-
ges d'une playe, la pierre
de la vescie, les eaux d'un
hydropique.

Vous pouuez donc

de la Chirurgie. 225
voir la difference qu'il y
a entre les vnes & les au-
tres de ces operations, &
que toutes les merueilles
de la Pharmacie ne con-
sistent au fonds qu'à bien
composer vn medica-
ment, faire vn emplastre
de bonne consistance, vn
syrop qui ne soit pas trop
cuit & qui le soit assez,
vne eau distillée qui ne
sente point le feu, & cho-
ses semblables, & certes
ces merueilles, si merueil-
les y a, le doiuent ceder à
beaucoup d'autres Arti-

fans, qui n'ont pas pourtant les vaines pretentions qu'ont les Apothicaires.

N'est-ce pas vne chose encor plus merueilleuse, qu'un peintre avec vn peu de vermillon, de fumée de resine, ou quelque méchant mineral broyé, fasse vn ouvrage si beau, qu'on diroit que la nature même l'a façonné de ses mains?

N'est-ce pas vne chose merueilleuse qu'un orlogeur d'un petit morceau

d'acier & quelque peu de
cuiure, fasse vne montre
pas plus grosse qu'un œuf
de pigeon, avec les cor-
des, les roües, les ressorts,
les petites machines, bref
toutes les parties qui la
composent, où se voit au
milieu vne petite pointe
de fer, qui vous fait sça-
vant de tout ce qui se
passe au ciel, vous mon-
tre sous quel Planete com-
mence l'année, les signes
du Zodiaque, la lettre Do-
minicale, l'Epaete, en quel
jour Pasques arriuera, le

37167

228. *L'estat presnt*
mois, le iour du mois,
combien le mois a de
jours, les quartiers de la
lune, le iour de la semai-
ne, les heures du iour, &
les minutes?

N'est-ce pas vne chose
merueilleuse que par le
moyen de l'Imprimerie,
vn valet ignorant escriue
en toutes sortes de lan-
gues, & fasse en vn iour
plus de dix mille pages
d'écriture sans manquer
d'une lettre?

N'est-ce pas vne chose
merueilleuse, qu'une sça-
vante

vante main , des pierres
fasse des statües si admi-
rables , que les hommes
en les regardant,rauis d'é-
tonnement déuiennent
comme pierres , & les
pierres metamorphosées
par l'adresse de l'art, sem-
blent deuenir animées ?

Or toutes ces opera-
tions, quoy que merueil-
leuses, ne sont rien encor
au prix des merueilleux
effets que produisent les
operations d'un Chirur-
gien, lequel semble rame-
ner de la priuation à l'ha-

V

bitude. Vn œil de cristal, si bien fait qu'il puisse estre, n'a pas la faculté de voir, comme celuy auquel vn Chirurgien a abbaissé la cataracte. Vne main artificielle qui ne se ferme & ne s'ouure que par ressorts, ne vaudra iamais celle qu'un Chirurgien restablit en remettant les os démis, ou ostant l'inflammation qui empeschoit son mouuement.

Il me semble que ie vois vn Apothicaire, de ceux qui n'ont pas beau-

coup estudié qui se tremousse, & dit que les remèdes qu'il a preparez guerissent aussi l'hydropisie, la paralyfie, la fièvre, c'est tout de même que si vn coutelier disoit, c'est moy qui ay fait les instrumens avec lesquels on a osté la pierre à vn tel qui en est guery, donc c'est moy qui ay guery vn tel, c'est là vn donc assez bouru, & i'ose dire que le donc de l'Apothicaire ne vaut pas mieux que celui du Coutelier.

Enfin, sortons de ces altercations, chacun merite sa gloire, je vous ay assez parlé de la nature de la Chirurgie, je vous ay dit que c'est vn Art tres-digne & tres-necessaire, ie vous dis aussi que la Pharmacie est vn Art tres-digne & tres-necessaire, elle s'employe au reestablissement & à la conseruation de la santé des hommes d'une façon, ce semble, plus sensible que la pluspart des autres Arts. Elle a pour objet

les plantes, les animaux,
les minéraux, bref toutes
les choses de la nature
qu'elle prepare, & dont
elle fait des remedes, sans
quoy la Medecine ne
pourroit subsister. Mais
qui a-t'il de plus satisfaisant
& de plus agreable que de
promener son esprit par tout
le monde?
*Quid enim aliud est mundus
quam sylva remediorum?*
c'est la Pharmacie qui
fournit à la Medecine les
instrumens, c'est à dire
les remedes pour guerir

234 *L'estat present*
toutes sortes de maladies,
tant internes qu'externes,
Le Seigneur a créé les me-
dicamens de la terre , &
l'homme prudent ne les dé-
daigne point , la Medecine
luy a toutes les obliga-
tions du monde , veu que
l'élection , preparation,
& mixtion des medica-
mens luy appartiennent.

L'antiquité de la Phar-
macie la rend assez re-
commandable , la neces-
sité paroist en ce que si la
Medecine est necessaire,
la Pharmacie la doit estre

aussi , veu qu'elle ne se
sçauroit passer de son
seruice. Et quoy qu'en
qu'en ce discours, la verité
m'ait obligé de prendre
le party de la Chirurgie,
neantmoins ie ne laisse
pas d'auoir pour la Phar-
macie tous les sentimens
iustes & raisonnables qu'on
en doit auoir, ce que i'ay
bien témoigné au choix
que i'ay fait moy-même
de cette profession pour
vn de mes enfans, duquel
il est permis de dire
qu'autant qu'il luy a esté

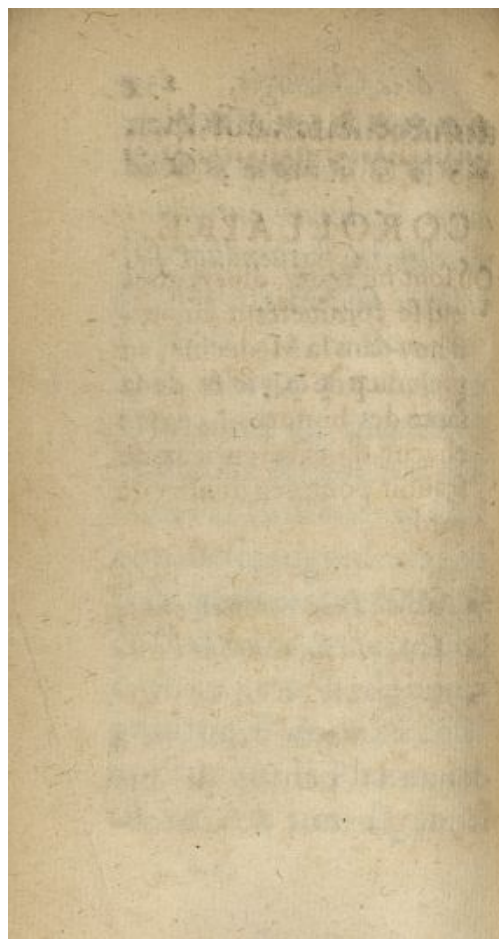
236 *L'estat present*
possible il a embelly la Pro-
vince qui luy a esté commise,
ie veux dire, *Spartam*
quam nactus est exornavit,
il a fait voir autant qu'il
a peu le beau rang que
son Art doit tenir entre
les Arts, en ce qu'en suite
de tous ses Voyages, s'é-
tant enfin retiré, & ayant
receu le caractère de Mai-
stre selon les formes & de
la belle maniere, il estalla
quelque année après, la
gloire & les merueilles de
la Pharmacie par vn cé-
lebre eschantillon de ses

operations, & fit voir en
même temps qu'elle sca-
voit faire qu'un poison
non seulement ne fut plus
poison, mais en deuint
le remede, entreprenant
par vne loüable generosi-
té, en la presence des Ma-
gistrats, des Medecins, des
Apothicares, des sçauans
& des curieux, de faire pu-
bliquement dans la salle
du College, ce grand &
precieux Electuaire, la
*Theriaque d'Androma-
chus*, où apres auoir ou-
vert son Auditoire par vn

238 *L'estat present*
discours sur l'excellence
& la dignité de la Phar-
macie , il fit voir dans vn
superbe appareil la dis-
pensation de cet incom-
parable Antidote , qui
vaut mieux que tous les
Oruietans du monde &
s'estendit les jours ensui-
vans sur l'histoire de cha-
cun de ses ingrediens , où
il fit plusieurs remarques
& sçauantes & curieuses,
bref en cette belle com-
position il donna à con-
noistre que la Pharmacie
est vn Art tres-digne &

de la Chirurgie. 239
tres-necessaire aussi bien
que la Chirurgie, *Quid*
autem de hujus aut illius
præcellentia statuendum sit,
viderint sapientes.

F I N.





COROLLAIRE

Où sont marquez diuers abus
qui se commettent aujour-
d'huy dans la Medecine, au
prejudice de la vie & de la
santé des hommes ; ce que
chacun doit être curieux de
sçauoir pour s'en donner de
garde.

Inis coronat opus,
F*la fin courōne l'œu-*
ure, c'est ce pro-
verbe qui m'a
donné la pensée de me
seruir du mot de Corol-

A a

2
laire , qui est à propre-
ment parler ce qu'on ap-
pelle la bonne mesure, &
qui vient d'un autre mot
qui signifie une petite
couronne , comme si ie
voulois dire que j'ajoute
à la fin de mon liure , une
petite couronne pour la
bonne mesure, car il sem-
ble qu'un ouvrage si petit
qu'il puisse estre , seroit
defectueux , s'il n'y avoit
au commencement une
epistre dedicatoire , une
preface , des vers, un ex-
trait du privilege , l'ap-

probation des Docteurs,
& à la fin quelque petit
appendice , à quoy i'ay
donné le nom de Corol-
laire.

Si ce liure icy ne passe
pas à la montre, ce ne fera
pas, pour estre tout à fait
destitué de ces menus or-
nemens ; Premièrement
sçachant que i'auois à pro-
noncer sur vne difficulté
de préseance, & que, *ne*
Iupiter quidem omnibus pla-
cet siue pluat siue non, ie
n'auois garde que ie ne
fisse vne Epistre dedica-

A a ii

4
toire, adressante à quel-
que homme de merite &
d'autorité, pour le met-
tre à couuert des morsu-
res de l'ennemy. J'ay fait
marcher en suite vne Pre-
face, comme ie l'ay peu
mediter sur le suiet du
discours. Et puis, bien
loin de trouuer mauuais,
que de mes amis y missent
des vers, ie m'en suis mêlé
moy-même, par vn qua-
train de ma façon, quoy
qu'au fonds, ie ne fasse pas
grande estime des loüan-
ges des Poëtes, ces beaux

esprits traueillent plus
pour eux-mesmes que
pour ceux dont ils par-
lent, ils ne sont prodigues
de loüanges que pour en
receuoir tant plus, & d'or-
dinaire elles sont trop
hardies pour n'estre pas
suspectes.

Pour ce qui est du pri-
vilege du Roy, l'estoffe
ne meritoit pas vne si ri-
che parure, & pour en
parler sainement, vn pri-
vilege ne va qu'à l'inte-
rest de l'Imprimeur.

Quant à l'approbation

A a iii

des Docteurs, outre que
c'est vne circonstance qui
n'appartient proprement
qu'à des matieres de
Theologie, i'ose dire que
mon discours ne contient
que des veritez si incon-
testables, qu'il n'y a point
d'homme de bon sens qui
n'y sôûscriue, & n'y don-
ne son approbation. Je
me contente que Monf.
le Comre de Bours de
Montmorency, & Mr.
de Pauant luy ont donné
la leur, de quoy ie me
tiens fort glorieux, & ce

7
qui fait que ie defere
beaucoup à leur fuffrage,
ils me permettront de di-
re, que ie crois que cela
vient de la conformité de
nos fentimens. En guerre,
auffi bié qu'en Medecine,
ce n'est pas affez d'efre
homme deConfcil, il faut
auffi l'efre d'Execution,
le Roy veut des gens faits
comme eux; gens à for-
mer des braues par leur
exemple.

Touchant le Corollai-
re dont ie vous parlois, il
femble que ç'ait eſté vn

8
dessein prémédité de l'a-
voir negligé en la pre-
miere impression, afin
qu'il peust seruir de ma-
tiere en cette-cy, car or-
dinairement, on ne fait
gueres de nouvelle edi-
tion sans quelque petite
addition; Ce sera donc
icy que nous aiouterons
ce Corollaire, qui ne fera
qu'une courte, mais im-
portante reflexion sur nô-
tre sujet.

Or pour commencer,
ie trouue que c'estoit
avec beaucoup de raison,

que les anciens Medecins
faisoient eux-mêmes leurs
operations & leurs reme-
des. Quant aux opera-
tions , peut-on douter
qu'un Medecin qui y est
exercé, ne les fasse bien
mieux, plus seurement, &
plus adroitement, qu'un
autre moins connoissant
que luy, & par conse-
quent moins hardy aux
choses seures, & moins
circonspect aux dange-
reuses? Et pour ce qui est
des remedes, il ne faut pas
s'imaginer qu'un homme

se voulut tromper soy-même, voulut trahir sa conscience, & hazarder sa propre reputation, en faisant des choses contraires à son intention, comme par exemple, dans vn dessein qu'il auroit de composer vn cataplasme anodin, au lieu d'huile rosat qu'il y faudroit, il n'y a pas d'apparence qu'il y mist de l'huile rougie avec de l'orcanette, telle que la vendent aujourdhuy quelques Apothicaires, qui font avec vn

fol d'orcanette, deux ou
trois liures d'huile rofat,
où il n'y a point du tout
de roses; il est vray que le
pot où ils la mettent sent
encor vn peu les roses,
pour ce qu'autre-fois il y
en a eu, *Quo semel est imbu-*
ta recēs servabit odorem, testa
din, mais cela ne suffit pas,
vne legere odeur n'a pas
la vertu que doit avoir
toute la substance, voilà
donc le pot aux roses dé-
couvert, & i'en découuri-
rois bien d'autres, si ie ne
craignois d'apprendre à

des ieunes Apothicaires
des abus de leur mestier,
qu'ils ne sçauent pas en-
cores, seulement i'aiou-
teray cecy, pour appuyer
mon sentiment, qu'il y
a des Apothicaires qui
changent, & alterent les
ordonnances des Mede-
cins, y aioûtent, ou en di-
minuent selon leur fan-
taisie, & si le medicament
a fait quelque desordre,
ils n'ont garde de s'accu-
ser eux-mêmes, que s'il a
reüssi, ou par la bonne na-
ture du malade, ou pour
quel-

13

quelqu' autre raison , ils
auront assez de vanité
pour dire que le bon suc-
cez est venu , de ce qu'ils
ont aiouté à l'ordonnan-
ce du Medecin.

Demeurons-en là, nous
n'aurions que trop d'ar-
gumens , pour faire voir
combien estoit digne d'e-
stime la pratique des An-
ciens, quand vn Medecin
faisoit luy-même tout ce
qu'il falloit faire , cepen-
dant il est aisé de conce-
voir, que la pratique d'au-
jourd'huy , laquelle em-

B b

ploye Medecin, Chirurgien, & Apothicaire, pour la guetison des maladies, feroit beaucoup plus avantageuse, plus commode, & plus raisonnable que celle des Anciens, si elle estoit exercée comme elle la doit estre, c'est à dire, si les Medecins, piquez de generosité, s'estudioient à se rēdre habiles gens, pour meriter la dignité de leur prerogative. Si les Chirurgiens ne s'occupoient qu'au traitemēt des maladies externes. Et

si les Apothicaires ne se
méloient que de faire &
preparer fidelement les
remedes qu'on leur or-
donne ; Mais hélas ! com-
bien d'abus fourmillét de
toutes parts , abus de la
part des Medecins , abus
de la part des Chirur-
giens , abus de la part des
Apothicaires , abus de la
part des malades , abus de
la part des charlatans , en-
fin vn abyfme appelle vn
autre abyfme , de sorte
qu'on ne doit pas preten-
dre que ie fasse icy vn

B b ii

ample denombrement de tous les abus qui se commettent dans la Medecine, c'est vne chose aussi peu possible que de nombrer les étoiles du firmament, en voicy seulement vn échantillon.

Je ne veux pas dire, qu'il n'y ait point de Medecin, de Chirurgien, ny d'Apothicaire, qui ne soit corrompu, s'il en estoit ainsi, que pourroit devenir en fin l'art de tous les arts le plus noble & le plus necessaire ? il faut

bien qu'il y en ait quelques-uns qui conseruent & qui soustiennent la dignité de cette belle profession en toutes ses parties, mais il est certain qu'il n'y en a que trop lesquels par vne lascheté, ou par presumption, ou par auarice, se laissent emporter malheureusement aux abus, aux desordres, & à la maluerfaction.

Quant aux abus doncques qui viennent de la part des Medecins, ie

B b iii

crois que pour en bien
 parler, il est necessaire de
 remonter iusqu' à ceux
 que commettét presque
 toutes les Vniuersitez du
 Royaume ; N'est-ce pas
 vne chose hôteuse, qu'au-
 jourd'huy pour de l'ar-
 gent, on donne des lettres
 de Docteur au premier
 venu, qui sçaura peut-
 estre vn peu de Latin?
 comme si la connoissance
 d'vne langue, faisoit quel-
 que chose à la guérison
 des maladies, *Non eloquen-
 tia, dit Celse, sed remedijs*

sanantur morbi, cependant
 c'est ainsi que le vulgaire
 en parle, il sçait du Latin,
 c'est vne habile homme,
 mais à cette cōnoissance,
 ne faut-il pas aiouster vn
 nouveau trauail, vn nou-
 veau soin, vne nouuelle
 industrie? ne faut-il pas
 estudier en Philosophie,
 & puis en Medecine? *Vbi*
desinit Physicus, incipit Me-
dicus, ne faut-il pas fre-
 quenter les Academies? ne
 faut-il pas assister aux dis-
 sections publiques & par-
 ticulieres chez les Chi-

rurgiens, pour apprendre
l'Anatomie ? ne faut-il
pas estre versé dans la le-
cture des bons Autheurs,
connoître les differences,
les causes, & les signes des
maladies ? Et tout cela
n'est rien encores, car il
faut perfectionner toutes
ces connoissances, par vn
grand usage & vne lon-
gue experience, conuer-
ser avec les vieux prati-
ciens, frequenter les Chi-
rurgiens & les Apothicai-
res, les entretenir, les voir
travailler & les vns & les

autres, & apprendre d'eux
ce qui est necessaire pour
estre vray Medecin.

Les Vniuersitez sage-
mēt instituées sont quel-
que chose de beau, mais
combien sont elles dif-
ferentes aujourd'huy de
celles d'autre-fois ? leurs
approbations autre-fois
estoint des veritables
marques de capacité, &
des eloges indubitables
du merite, mais aujour-
d'huy les lettres que l'on
vend, ne sont qu'un dis-
cours flatteur, un masque

trompeur pour surprendre ceux qui n'y prennent pas garde d'assez pres.

Les Aduocats vestus d'une longue robe, & qui portent le bonnet quarré, ont tacitement par cette majestueuse apparence inscript sur leur front qu'ils sont sçauants, eloquens, & entendus dans les affaires, cependant s'ils n'ont aucune de ces bonnes qualitez, ils trahissent malheureusemēt le droit de ceux qui s'estans arrestez à cette trompeuse

apparence leur ont confié la defence & la protection de leurs biens, de leur honneur, & de leur fortune; Il en est de même des Medecins qui ont acheté des lettres de Docteur, embellies d'or & d'azur, pleines de beaux eloges, sous les sceaux d'une Vniuersité, avec les seings & Chirographes de tous les membres du corps Medicinal, ce qui fait voir en passant que la corruption est extrêmement estendue, &

indom

que chacun prend sa part
du gasteau, cependant ces
nouueaux Docteurs , ce
sont des Docteurs qui ne
sont point doctes , les-
quels sans attendre plus
long-temps , se precipi-
tent dans les occasions, &
n'ayans que fort peu de
science , & point du tout
d'experience , entrepren-
nent tout à tout hazard.
Mais il vaudroit mieux
n'estre point traitté que
de l'estre mal, c'est ce que
i'ay dit autre-fois, qu'il
n'est pas plus facheux de
mourir

mourir faute de secours,
que par la faute du se-
cours. Ces lettres donc
& ces attestations des
Vniuersitez, ne sont pour
la pluspart que des con-
uictions d'une auarice
fordide & mercenaire.

*Quid non mortalia pecto-
ra cogis,*

Auri sacra fames?

Je n'ay peu retenir cet
emportement, & certes il
me paroist d'autant plus
legitime, que cette auari-
ce prostituë & fait litiere
de la vie & de la santé des

C c

hommes, & qu'elle est
d'autant plus digne de
punition, qu'elle abuse &
qu'elle outrage les beaux
priuileges que les Rois
ont eü la bonté d'accor-
der à ces Vniuersitez, qui
sont si corrompuës, que
qui que ce soit n'en re-
vient auourd'huy que
chargé de lauriers, mais
ce sont des lauriers qui
ne garantissent point, ie
ne diray pas de la foudre,
mais même de la moindre
maladie, ce sont des vi-
ctoires, ce sont des triom-

phes sans avoir combattu;
 Et en bonne conscience,
 ces gens qui ont profité
 de l'occasion, c'est à dire,
 qui ont obligation de
 leur caractere, à l'indul-
 gence criminelle de quel-
 que Vniuersité, qui leur
 a esté fauorable, *median-*
tibus illis, sont-ils capa-
 bles d'ordonner de pre-
 scrire & de commander?
 ouy ils ordonneront chez
 vn Apothicaire vn salmi-
 gondis de drogues qu'ils
 ne connoissent pas eux-
 mêmes, & mal dosées

C c ii

& mal disposées. Ils pres-
criront vne operation
de Chirurgie , contrai-
re à l'usage , aux regles
de l'art , & à la droite
raison , & quelque-fois
impossible. Croyez-moy
c'est vne chose facheuse
que de falloir obeïr estant
mal commandé, i'ay sou-
vent oüy dire , que pour
bien commander , il faut
sçauoir comme il faut
obeïr , & c'est la raison
pour laquelle , quantité
de ieunes Gentils-hom-
mes , qui se passeroient

bien de tant de fatigues,
viennent dans nostre
Château, porter le mous-
quet, s'assuettir à la gar-
de, & faire toutes les fon-
ctions de la milice, pour
apprendre à obeir, afin
aussi de pouuoir quelque
iour marcher glorieuse-
ment & dignement à la
teste de leurs soldats, &
acquérir de l'honneur &
de la reputation.

Mais direz-vous, qu'est-
ce qui peut empescher
les ieunes Medecins d'or-
donner & de prescrire,

C c iii

puis que les operations
de Pharmacie & de Chi-
rurgie se trouuent pon-
ctuellement descrites dás
les liures des bons Au-
theurs ? ne vous y trom-
pez pas , il s'en faut plus
de la iuste moitié , il y a
tant de circonstances en
ces operations , qui ne se
peuvent expliquer par
escriture , & lesquelles il
faut obseruer, qu'à moins,
ie ne diray pas absolument
de les auoir fait , mais de
les auoir veu faire sou-
vente-fois, il est impossi-

31
ble de les ordonner, d'y
donner aduis, ou quand
il le faut d'y presider
comme il appartient, apres
tout, celuy qui veut con-
duire & guider les autres
doit sçauoir le chemin,
non par liures mais par
experience ; je suis per-
suadé que l'auteur du li-
vre intitulé *La guide des*
chemins, n'eust sçeu voya-
ger sans guide, mais bien
dauantage, ie ne pense
pas que Mr. du Val luy-
même, grand Geogra-
phe de Sa Maiesté, qui a

fait la carte de Champagne, la plus parfaite & la plus exacte qui se soit iamais faite, où il n'a pas oublié le moindre petit passage, ie ne pense pas di ie, qu'il peust aller seul d'icy à Rethel, il n'y a que dix lieues, sans demander le chemin dix fois, ny même sans se fourvoyer, quoy qu'il le demandast, si ce n'est qu'il l'ait appris par experience, & pour y auoir esté souuente-fois; Par la même raison, ceux qui

n'ont point d'experience dans les choses de la Pharmacie ou de la Chirurgie, &c.

Quand ie parle des ieunes Medecins, ie ne pretends pas y comprendre ceux qui sont nais dans le mestier: *Est in iuvenis est in equis patrum virtus*, qui scauent la Pharmacie, s'il faut ainsi dire, des le ventre de leur mere, qui outre cela ont frequenté les escholes de Chirurgie, veu les dissections Anatomiques, & assisté aux

exercices des Academies,
d'iceux on peut dire en
quelque façon, que desia
ils sont vieux Medecins,
pour ce qu'ils sont entrez
dans le palais d'Apollon
par vne bonne porte, &
qu'ils ont commencé de
bonne heure. Je connois
des Dragons qui seront
vieux soldats à l'aage de
vingt ans. Et de ces Me-
decins, nous esperons, lors
que l'experience, qui ne
s'acquiert que par le
temps & par l'usage, aura
perfectionné ce qu'ils ont

d'aquis , & difons encor
 de naturel , qu'ils feront
 Medecins effectifs, & ve-
 ritablement Medecins ,
 cependant ils ne permet-
 tront de les aduertir , que
 pour acquerir vne bonne
 experience , ils ayent à
 imiter de bons exemples,
 & non pas, comme on en
 presume quelque chose,
 celuy d'un infame inspe-
 cteur d'vrines, que nous
 auons veu depuis peu,
 idiot s'il en fut iamais,
 car que peut-on penser
 d'un homme qui ne fçait

POITEZ

ny lire ny escrire, vn Do-
cteur, qui ne sçait comme
on dit, ny a ny b. Est-ce
vn exemple, ie vous prie
à imiter, que celuy de ce
charlatan, qui n'auoit
point de plus frequent re-
mede pour toute sorte de
maladie, que de faire sai-
gner sur la main? comme
si la même veine, ie dis la
même veine, n'estoit pas
aussi bonne à ouurir, &
d'aussi grand effet, au ply
du coulde, qu'au dessus
du poulce, mais il faisoit
cela sans doute par osten-
tation,

ration, pour se faire remarquer, & ietter de la poussiere aux yeux des ignorans, qui admirent tout ce qu'ils ne connoissent pas; je pardonnerois cette imitation à quelque Chirurgiẽ interessé, mais qu'un Medecin se laisse aller à cette extrauagance, qui n'a ny raison ny fondement, à moins que de vouloir passer pour charlatan, tel qu'est ce docteur Alphabeth, il ne le doit iamais faire.

Quant aux abus qui
Dd

viennent de la part des
Chirurgiens, nous sça-
vons aussi que les Lieute-
nans qui les reçoivent
Maîtres, ne sont pas plus
exempts de corruption,
que les Academies qui
reçoivent les Docteurs;
d'ailleurs, sous ombre
qu'ils ont quelque capa-
cité dans la connoissance
des maladies externes,
ils prennent facilement
l'essor sur leur ambition,
s'en font accroire, & ne
font point de difficulté
de passer les bornes de

leur profession , pour anticiper sur celle des Medecins , combien qu'il y ait beaucoup de distance de l'une à l'autre , ce sont des professions qui different entr'elles autant que les choses sensibles sont differentes des choses intelligibles, en l'une il faut employer des lōgs & difficiles raisonnemens pour connoistre vne maladie, en l'autre, cette connoissance vous saute aux yeux, Cependāt ces Messieurs, quoy qu'au dessous

D d ii

de ces raisonnemens, ne
laissent pas de vouloir en-
treprendre le traitement
des maladies internes, &
qui plus est, ou peut-estre
qui pis est, d'y fournir,
preparer, & exhiber eux-
mêmes des remedes. Mais
ils feroient mieux de se
tenir à la Maistresse qu'ils
possèdent legitiment
sans en caresser vn autre,
vers qui leurs regards
sont des regards illicites
& defendus, à moins que
de l'espouser en face d'E-
glise, c'est à dire en l'as-

semblée, & de l'approbation des Docteurs, qui ont charge d'examiner & de connoître de la capacité de ceux qui aspirent au Doctorat, avec le pouvoir & l'autorité d'en conferer le Caractere. Alors delaisians pere & mere, c'est à dire la Chirurgie & la Pharmacie, qui les ont introduits & rendus capables de pretendre à cette haute dignité, il leur est permis de prendre vn degré plus eminent; Cependant ce

42
delaissement ne doit pas
estre vn abandonnement
entier & absolu de ce qui
a seruy & contribué à les
éleuer dans le temple de
la gloire; Le delaissement
de pere & mere, dont il
est parlé en l'Euangile,
pour s'adjoindre à sa fem-
me, ne signifie pas vn de-
laissement total, pour ne
les plus voir ny prati-
quer, mais seulement vn
attachement particulier
à vn autre soy-même,
sans pourtant renoncer
aux devoirs & à la recon-

noissance dont nous sommes redevables envers ceux à qui nous devons ce que nous sommes ; Ainsi le delaisement de la Chirurgie & de la Pharmacie, n'est pas tellement absolu qu'un Medecin les doive mépriser, la Pharmacie & la Chirurgie c'est la véritable pratique de la Médecine & un Medecin sans la pratique n'est pas proprement Medecin, *est simulacrum adumbratum rei*, c'est un saint sans vertu qui ne

guérit de rien.

Pour ce qui est des abus qui viennent de la part des Apothicaires, outre quelques-vns dont i'ay fait mention cy-dessus, i'ay remarqué celuy-cy, qui est fort considerable, c'est que quoy qu'ils ayent le plus bel obiet du monde, ou pour mieux dire, le monde pour leur obiet, & assez dequoy s'occuper dans les limites de leur Art, neantmoins la plupart d'eux ont cette déman-

45
geaifon de ne pouuoir
s'empescher de faire les
Medecins, ce sont des
finges qui imitent par
leurs grimaces, tout ce
qu'ils voyent faire, ils
vont voir leurs malades,
(c'est ainsi qu'ils les appel-
lent) reglément trois ou
quatre fois le iour, ou
plus ou moins, selon que
ce sont gens plus ou
moins accommodez, de-
mandent le matin com-
me ils ont passé la nuit,
s'il n'ont point reposé, ils
vous diront tant pis, s'ils

ont vn peu dormy , tant
mieux , s'ils ont refusé de
prendre du bouillon , tant
pis , s'ils en ont pris quel-
que peu , tant mieux , s'ils
n'ont pas voulu prendre
le julep qu'on leur auoit
apporté le soir , c'est vn
grand tant pis , s'ils l'ont
pris sans se faire prier ,
quoy qu'il n'ait fait aucu-
ne operation , c'est vn
bon tant mieux , s'ils ont
eu beaucoup d'inquietu-
de la nuit , tant pis , s'ils
n'ont pas fait grand bruit
tant mieux , si leur op-

pression est augmentée,
 tant pis, s'ils respirent
 plus facilement, tant
 mieux, s'ils continuent
 à estre dégoustez, tant
 pis, si l'appetit leur re-
 vient vn peu, tant mieux,
 & ainsi font vne heure à
 ne dire que tant pis tant
 mieux, ils leur touchent
 le pouls, considerent leurs
 vrines, se font distinguer
 soigneusement celles de
 deuant minuit de celles
 d'après, les regardent &
 exposent au iour plus
 d'vne fois, & faisans sem-

-11101

48
blant d'y apporter beau-
coup d'attention, quel-
que-fois font vn petit
branlement de teste, &
ne disent mot pourtant,
mais ie crois qu'ils n'en
pensent pas moins, ils
veulent voir le bassin,
font montrer la langue
au malade, luy touchent
& manient les hypochon-
dres, & quand ils parlent
du temps, n'ayez pas peur
qu'ils disent iamais, il y a
quatre iours qu'il est ma-
lade, mais ils vous diront
Magistralement, c'est au-
iour-

iourd'huy son quatrié-
me : vous concevez bien
que par cette façon de
parler , ils veulent insi-
nuër que les circonstan-
ces des crises leur sont
connuës , cependant si
vous leur demandez en
particulier quelle est la
nature des crises , leurs
differences , leurs signes,
le nombre , la force , &
les causes des iours criti-
ques , ils vous confes-
seront ingenuement que
quant à eux ils n'en sçauēt
rien , mais qu'ils ont vn

E c

so
parent qui ne l'entend pas
mal. Iusqu'icy ce n'est
que ieu, iusqu'icy ce n'est
que pour rire, mais quand
ils viennent à donner des
medecines selon leur ca-
price, le ieu cesse, & bien
souuent il n'y a pas à ri-
re pour tout le monde,
les Comédiens ordina-
irement ioüent la trage-
die deuant la farce, ceux-
cy au contraire commen-
cent tousiours par vne
farce, & acheuent quel-
que-fois par vne tragedie.
Il est vray qu'il y a des

Apothicaïres, à qui la lecture & l'experience ont appris beaucoup de choses, & i'ay remarqué, que ceux qui en sçauēt le plus, ce sont ceux-là qui s'en vantēt le moins, & qui en vsent le mieux; ce sōt gēs sages, qui nonobstant les connoissances qu'ils peuvent auoir, aiment mieux encore suiure & executer les ordonnances des Medecins, que d'en faire à leur teste, qui fuyent autant qu'il leur est possible les occasions de traiter

E c ii

vn malade de leur chef,
que l'auarice ne rend
point esclaves, qui ne
font point de visites chez
les malades sans necessi-
té, qui ne se fourrent
point par tout pour satis-
faire à leur interest, qui
ne profanent point les
remedes qui en ont sauué
plusieurs, & n'en donnent
qu'autant qu'il en est ne-
cessaire, qui ont plus de
passion de guerir le ma-
lade que de debiter leurs
drogues, en vn mot, qui
cultiuent dignement leur

pend toute la cure , Mais
prenez garde à ce que ie
m'en vay vous dire , qu'il
y ait six Medecins , par
exemple , en vne Ville,
de long-temps établis ,
legitimement aggregez,
tous sçauans, gens d'hon-
neur , & qui ont comme
on dit feu & lieu, qui au-
ront rendu & donné di-
vers témoignages , & des
preuues suffisantes de leur
probité, de leur capacité,
& de leur experience ,
neantmoins le monde en-
vers eux fera si circon-

spect, que chacun selon
sa fantaisie, aura de la
peine d'en choisir vn
pour s'y fier, & s'en ser-
vir quand il en a besoin;
Mais s'il arriue vn char-
latan, vn prosript, vn
homme qui ne seroit
point creu en iustice, vn
débauché, vn garçailleur,
vn inconnu, qu'on n'aura
iamais veu, & peut-estre
qu'on ne verra iamais;
duquel on ne sçait pas ce
qu'il sçait faire, au con-
traire on sçait fort bien
que c'est vn imposteur;

que c'est vn attrappeur
d'argent, & ceux mêmes
qui s'en seruent l'appel-
lent ainsi, cependant tout
aussi-tost la resolution est
prise, on y court comme
au feu, on s'en sert, on
prend de ses remedes, &
même par la bouche ; O
centum Elleboris caput in-
sanabile. Mais ce qui est
encor plus estonnant,
c'est que des pauvres
gens, des gens qui n'au-
ront pas quasi du pain,
nous l'auons veu souuen-
tes fois, mettront le peu

qu'ils ont en gage, ou le vendront pour auoir de l'argent pour eux, & quelque-fois somme assez notable, & à la fin il se trouue que c'est de l'argent perdu. Je pourrois facilement vous prouuer ce que ie dis par cent exemples, mais permettez que i'en produise vn seulement, & que ie vous fasse toucher au doigt cette verité, par ce qui est arriué depuis peu en cette Ville, ce que ie vous deduiray succinctement.

Vne

Vne certaine femme
de la derniere condition,
ce qui se peut dire hardi-
ment , puis qu'elle s'est
trouuée reduite à espou-
ser vn viésseux qui de-
mandoit l'aumosne, com-
me vous l'allez appren-
dre , seruira de matiere à
mon histoire.

Jean Thiebaut habi-
tant de Pouru aux bois,
qui est vn village à deux
bonnes lieuës d'icy , du
ressort de Carignan , pais
conquis par nostre Roy
sur les Espagnols , auoit

Ff

vn fils auëgle, & priué
tout à fait de la belle lu-
miere du iour ; Ce pau-
vre homme dans sa ne-
cessité, ayant peine de
subuenir à sa famille, fist
ce qu'il peust pour faire
apprendre à son fils auë-
gle à iouer de la viëlle,
afin de pouuoir par ce
moyen gagner sa vie,
c'est vn mestier assez or-
dinaire à ceux, à qui le
malheur à osté la faculté
de voir. Ce ieune hom-
me estant aucunement
instruit, mené par vn pe-

tit garçon, s'en alla cay-
 mander avec son instru-
 ment de musique de ville
 en ville, & de village en
 village, & tous les ans
 dans le bon temps faisoit
 vne campagne aux Païs-
 bas, & rapportoit tou-
 jours quelque petite cho-
 se de son gain, car ces
 sortes de gens là ne font
 pas grands despens.

Est arriué il y a huit
 ou neuf ans, qu'estant en
 voyage à son ordinaire,
 & se trouuant à Namur,
 ville sur la Meuse, appar-

F f ii

tenante au Roy d'Espagne, il fit rencontre, ie ne sçay comment, d'une fille qui peut-estre faisoit le mesme mestier que luy, c'est à dire demandoit de porte en porte, & en leur entretien, car il ne faut pas dire entreueüe, quoy qu'elle ne fut pas belle, neantmoins comme l'Amour est aueugle, il en deuinst passionné, & l'espousa sans beaucoup d'enqueste ny de ceremonies, tant pour se soulager de la subiection

d'auoir vn garçon qui le
 menoit, & qui peut-estre
 luy desroboit tousiours
 quelque gaillon ou quel-
 que double, que pour n'é-
 tre pas tout à fait sevré de
 tous les plaisirs de la vie,
 car comme dit Maillet,

*Dire qu'on perd, perdant
 les yeux,
 Tous les plaisirs de ces bas
 lieux,
 C'est une heresie sans doute,
 Vieilles vous sçavez en
 effet,
 Que le plaisir le plus parfait,
 Se prend alors qu'on ne voit
 goutte.*

Voila donc nostre Cay-
mand enharnaché d'une
femme, laquelle il rame-
na à son village, toutes-
fois ie me trompe, car
c'estoit elle qui marchoit
la premiere.

Or depuis que la guer-
re n'a plus permis à ce ve-
nerable mary, de conti-
nuer à battre le plat país
en ruine, la femme à son
tour a voulu faire voir ce
qu'elle sçauoit faire, &
il y a grande coniecture
qu'elle a seruy autre-fois
quelque charlatan, car

premierement elle promet impudemment comme font les charlatans, de guerir toute sorte de maladies ; secondement, les remedes dont elle se sert, & que nous sçauõs qu'elle a achetè chez nos droguistes , sont tous remedes de charlatans , comme pignons d'inde, gomme gutte, jalap, scammonèe, coloquinte , verre d'antimoine , & semblables drogues violentes & emetiques, dont à la verité on en voit quelque-fois gue-

rir, mais aussi bien souvent perir ; en troisième lieu, ce qui augmente la coniecture qu'elle ait esté avec des charlatans, c'est qu'elle les imite en toutes choses, iusqu'à prendre comme eux des certificats de ses cures. Or tenez pour chose certaine, que tous ceux qui ramassent de ces certificats, sont charlatans fieffez, vn homme d'honneur ne s'est iamais aduisé de cela, & notez en passant, que de ces certificats il

n'y en a pas vn qui estant bien examiné ne se trouue faux, ils les font écrire eux-mêmes comme il leur plaist, amènent les malades qu'ils ont traité deuant le Maire du village, ou ceux qui donnent ces certificats, qui signent tous ce qu'ils ne sçauent pas eux-mêmes, l'ulcere qu'ils auront guery c'étoit vn cancer, la galle c'estoit la verolle, & comme dit Galien, *Caro detentos si sanauerint, Apoplecticos se sanasse glorianur.*

Cette femme donc ar-
riuée à Sedan, se fait tou-
te blanche de son escu-
me, se vante que mettant
le pied sur vne herbe, elle
en dira toutes les vertus,
& toutes les proprietez
quelle herbe que ce soit,
se moque des Medecins
& des Chirurgiens, ne
veut ce dit elle, entre-
prendre que ce qu'ils ont
abandonné, & cent sottis-
ses de cette nature, dis-
cours ordinaires des char-
latans ; Elle ne manque
pas non plus de prendre

le beau pretexte de charité, & de dire que ce n'est pas l'intérêt qui la mène, cependant d'abord elle débute par la quête, & demande argent, faisant entendre que c'est pour acheter des drogues; & vous sçavez que les drogues, dont Elle & tous les charlatans se seruent, sont de telle nature & de tel prix, ce qui est bien aisé à iuger, qu'il n'en faut que fort peu, & qui ne coustent gueres, pour faire des grands ravages,

& quelque-fois des super-
purgations excessiues, tē-
moin le Gentil-homme
qui mourut nagueres au
Mouton d'or. Je me sou-
viens d'un charlatan, qui
vendoit icy cinq ou six
sols la prise de son reme-
de, qu'il appelloit, Esprit
vniuersel, qui n'estoit au-
tre chose que de l'Anti-
moine préparé & infusé
dans de la petite biere,
tellement que pour trois
sols, la biere mise à part,
il en pouuoit faire mille
prises, ainsi c'estoit tout
profit

profit , ou plustost tout
larcin , nostre charlatan-
ne de mesme ne s'entend
pas mal à tirer de l'argét,
& cela est tellement vray,
qu'à vne pauvre vefue
nommée la Vefue Pro-
tin , la plus pauvre du
monde , qui languit mi-
ferable & douloureuse
sur le grabat depuis seize
mois , & c'est icy le suiet
de mon histoire , cette
pelerine a si bien pratti-
qué son affaire , qu'elle
l'a obligé de vendre les
draps de dessous elle,

G g

pour luy fournir de l'argent, & puis il s'est trouvé que c'est de l'argent perdu, tellement que cela & plusieurs autres malversations, ont obligé le sacré College des Medecins à la faire venir en justice, pour luy estre defendu d'exercer sa poscinumie, c'est à dire ses exactions, & se voir interdite de faire la Medecine, ny aucune de ses fonctions, à quoy elle a esté condamnée & aux dépens, & de sortir de

la Ville dans trois iours,
à peine de prison.

Cependant cette creature, comme elle a vn front d'airain, a de la peine à se rendre, & en a appelé au Parlement de Metz, mais auparauant que de renoncer à son appel, l'adroite a fait faire comme vn Factum pour prendre aduis, lequel elle a enuoyé à Metz, par vn Messager expres qui ne luy couste rien, & devinez par qui ? par son Vieilleux, qui presente-

G g ii

ment , à l'heure que ie
parle est en chemin, pour
aller tout en mendiant
consulter auparauant son
affaire à Metz , & atten-
dant son retour, qui ne
fera pas encor si-tost, car
il marche à petites iour-
nées, & ne prend pas le
plus court , elle met les
fers au feu pour acquerir
icy droit de bourgeoisie,
& y demeurer comme
bon leur semblera, don-
nant à entendre qu'elle
sçait encor vn mestier
meilleur pour gagner sa

vie, que de faire la Medecine ; ie craindrois fort
 que ce fut vn mestier qui
 n'est pas fort honeste ; je
 ne pense pas que pour ce
 mot elle ait la hardiesse
 de me faire adiourner en
 reparation d'honneur ;
 Mais qu'elle obtienne la
 bourgeoisie, ou qu'elle
 ne l'obtienne pas, les Me-
 decins n'y trouuent rien
 à redire, c'est vne chose
 qui ne les regarde point
 du tout, ce qu'ils pour-
 roient faire la dessus, ce
 seroit seulement, comme

G g iii

personnes d'honneur, &
qui doiuent selon leurs
charges, auoir soin du
bien public, de represen-
ter premierement que ce
mary est aueugle, par
consequent qui ne peut
seruir qu'à incommoder
l'Estat, car vn aueugle est
inutil à la Republique,
en charge à ses prochains,
ennuyeux à soy-même;
de plus ce sont des gens
pauures & Estrangers, &
desia nous n'en auons que
trop selon nos facultez,
personne ne sçait mieux

que nous, combien cette
multitude de pauvres mal
logez, mal vestus, mal
nourris, mal chauffez, a
contribué aux maladies
que nous auons veu cy-
deuant, & que nous auons
traitté par vne charité
plus veritable & mieux
faisante que celle de Ma-
dame Thiebaut, ie l'ap-
pelle Madame, pour ce
que depuis trois iours elle
se couure d'une grande
escharpe de taffetas, & ce-
la aux dépens du peuple
de Sedan, qui est si ductile

& si facile à persuader,
que l'Inspecteur d'vrines,
dont nous auons parlé cy-
dessus, qui n'a fait aucu-
ne cure en cette Ville, au
contraire y a causé de
grands troubles dans plu-
sieurs ménages, n'a pas
laissé d'en emporter, en
moins d'un mois, plus
de cent pistolles, tous
frais faits.

Après tout, en vn
temps de guerre comme
cetuy-cy, c'est vne na-
tion à qui ie ne me fierois
pas trop. Nostre Roy a

conquis leur terre , mais
ie douterois fort qu'il ait
conquis leurs affections,
il faut vn siecle pour cela,
il faut vn nouveau peu-
ple pour en estre asseuré,
celuy-cy , quelque mine
qu'il fasse, a le cœur dou-
ble , & les moins hypo-
crites d'entr'eux , ie l'ay
cent fois ouy , disent
franchement qu'ils aime-
roient mieux estre mal-
heureux sous leur Roy,
que bienheureux sous le
Nôtre. Iugez donc quelle
apparence il y auroit de

ramasser de telles gens ;
Pour le Viésleux, comme
il est aveugle, il luy feroit
mal-aisé d'auoir com-
merce avec l'Ennemy, en-
cor pourroit-il quelque-
fois pour vn morceau de
pain donner vn peu de
recreation, Mais quant à
la Donzelle, qui n'est pas
pas niaise, qui peut auoir
des connoissances en son
païs, rusée autant que
femme la peut estre, qui
se fourre par tout, & sçait
toutes sortes de nouuel-
les, enfin qui est vne cou-

reuse, quant à elle, di-ie,
je voudrois y penser plus
d'une fois.

Or après auoir parlé
des abus qui viennent de
la part des Medecins, des
Chirurgiens, des Apothé-
caires, & des malades mê-
mes, continuons nostre
discours, & venons à ceux
qui viennent de la part des
Charlatans, si ie voulois
les specifier, le Corollai-
re seroit plus gros que le
liure, & puis ils sont assez
connus de tout le monde,
ie diray seulement que

la naissance de ces abus vient apparemment de deux choses, de l'impudence des vns à mentir & à promettre tout, & de la bêtise des autres à écouter & à croire tout. On dit communement en commun proverbe, Maître Gonin est mort le monde n'est plus grüé, il est vray qu'en toute chose le monde raffine extrêmement, mais en cette cy, c'est à dire, à se laisser piper par la caiollerie des charlatans, ie crois qu'on peut

pêut dire hardiment, que
Maistre Gonin ne mour-
ra iamais.

Trauailons donc tout
autant que nous sommes
de Medecins, de Chirur-
giens, & d'Apothicares,
enfans legitimes de la
maison, qui voyons ces
abus, & qui connoissons
ces déreglemens, travail-
lons de tout nostre pou-
voir à y remedier, effor-
çons nous à faire chacun
nos charges comme il ap-
partient, & contribuons
à establir dans ce petit

H h

Estat, & parmy nous & hors de nous vne bonne police en ce qui concerne la Medecine, afin d'obliger nos Superieurs & nos Magistrats à tenir la main à ce que nous soyons maintenus dans la paisible iouissance de nos droits & de nos priuileges, & à faire executer les Ordonnances de nos Rois, & les Arrests rendus dans les Cours souveraines contre les charlatans, bastleurs, imposteurs, & impostereses,

ce mot est vn peu estrange , comme aussi est-ce vne chose estrange qu'une femme se melle d'un art si disproportionné & à son sexe & à sa capacité. Les plus sages Legislateurs ont éloigné les femmes autant qu'ils ont peu des charges qui appartoient à l'homme, les Philosophes de la Philosophie, les Jurisconsultes de la police civile, bref tous les peuples leur ont toujours ôté la cōnoissance des af-

H h ii

faïres publiques, commēt
donc vne femme pour-
roit elle estre capable
de practiquer vn art qui
comprend, non seulemēt
la connoissance des diffe-
rences & des causes des
maladies , mais aussi la
methode & le droit vsage
des remedes ? lesquels il
faut diuersifier selon la
nature des parties , des
aages , des temperamens,
& autres circonstances,
qui ne se peuuent appren-
dre que par vn grand tra-
vail, & par beaucoup d'ê-

tude, tout cela certes n'est pas l'ouvrage d'une femme, non plus que de ces Abuseurs & Charlatans, lesquels sans art, sans science, sans approbation legitime, & sans caractere, si ce n'est peut-estre quelque caractere infernal.

*Entreprennēt impudemment,
Mais disons temerairement
De practiquer la Medecine,
Mort - bleu mille coups de
houffine.*

Mais iusques à quand
ces sycophantes se mé-

H h iii

leront-ils d'un art qu'ils
n'ont pas appris? iusques
à quand la splendeur de
la Medecine sera-elle of-
fusquée, par les tenebres
de l'ignorance & de la
fausseté? Est-il raisonna-
ble que ceux qui desho-
norent l'art iouissent de
ses priuileges? *Res sacra
à sacris tractanda homini-
bus, procul este profani.*

Arriere donc ces pro-
fanes, arriere ces charla-
tans, qui abusent mali-
cieusemēt de la credulité
& de la simplicité du peu-

ple, peuple si brutal & si
 peu Chrétien, que i'ay
 oüy dire à plusieurs, que
 pourueu qu'ils guerissent
 il ne leur importe pas,
 que ce soit de la main
 d'un Sorcier ou d'un An-
 ge, c'est ce que disoit Pa-
 racelse, *Si mihi in focum*
delapso, diabolus manum por-
rigeret, parem illi gratiam
referrem, & perinde mihi be-
nefactum putarem, ac si unus
Apostolorum me de fouca ex-
traxisset. Si, dit-il, i'estois
 tombé dans vne fosse, &
 que le diable me vinst:

tendre la main, & m'en tiraft dehors, ie luy en fçauois autant de gré, & le remercirois d'aussi bõ cœur, que si ç'auoit esté vn des Apostres.

Tout cela, ô erreur ! n'est-ce pas se fier au diable ? comme si c'est ennemy des hommes, pouuoit auoir pour eux de bonnes inclinations, & que tout ce qu'il fait ne fust pas à dessein de le perdre ; de même est il certain que les charlatans, qui sont pires que les Demons, ont

plus de deſſein d'attraper
de l'argent que de guerir:
cependant, on ſ'y fie.

Mais laiſſons là toutes
ces ordures , & quant à
nous, tenons nous ioints
enſemble par vne vraye
cordialité, que celuy qui
croit en ſçauoir plus, ne
ſe glorifie pas par deſſus
celuy qui confeſſe qu'il
en ſçait moins , peut-
eſtre n'eſt-il vray ny de
l'un ny de l'autre. Ne par-
lons plus de primauté, ny
de préſeance , nous ſom-
mes membres d'un même

corps, enfans d'une même
famille, nous avons un
même suiet, nous visons
à un même but, ayons
donques mêmes senti-
mens de paix & d'union,
par lesquels nous resiste-
rons aux desordres & aux
ruses des Estrangers, car
ordinairement ils ont la
finesse de se vouloir cou-
vrir du pretexte de chari-
té, & il est evident que
c'est un mal caché sous la
figure d'un bien, mais que
nostre charité soit plus
sincere que la leur.

Ayons vne genereuse
 & Chrétienne resolution
 de secourir les pauvres, la
 même charité qui nous
 oblige à Christ comme à
 nostre chef, nous oblige
 à nos prochains, comme à
 ses membres, ou au moins
 comme à des creatures
 qui portent son image, les
 œuures de charité font
 du bien, & à celuy qui est
 assisté & à celuy qui assi-
 ste, mais celuy qui fait le
 bien c'est celuy qui en re-
 çoit le plus, car c'est vne
 chose plus heureuse de

donner que de receuoir,
celuy qui donne son pain
aux pauures en est plus
rassasié que celuy qui le
mange. Attendrissôs dôc
nos entrailles sur les cala-
mitez de tant de pauures,
qui ont besoin de nos re-
medes, establissons en nos
maîsôs le sacrifice de mi-
sericorde que Dieu veut
estre perpetuel, & nous
attirerons sur nous & sur
nostre trauail la benedi-
ction du Ciel & l'appro-
bation des gens de bien
en la terre. Amen.



